

Négatif

Bulletin irrégulier – juin 2025 – n° 35

Le démon glacé de la destruction

Et l'impensable devint manifeste : l'Amérique n'est plus notre amie ! Il y a aussi l'horreur du réveil. La mondialisation heureuse, tout comme le doux commerce, n'est qu'une duperie de plus. La dure réalité s'affiche bientôt sans fard. Car la vraie logique du capitalisme, c'est la destruction comme solution à la crise. Encore que le mot servi jusqu'à la nausée cache l'essentiel. Il n'y a pas de crise capitaliste périodique à proprement parler parce que le capitalisme est en lui-même une succession de catastrophes. L'autre fait majeur, c'est la lente sortie de l'Europe de l'histoire tant elle fait figure de simple spectatrice dans le tableau. Le revirement américain est assez cruel à cet égard. Une logique suicidaire s'est enclenchée sans que nous voyions une force capable de s'y opposer.

La course au précipice

*J'ai l'honneur de vous annoncer que pour m'enrichir
Je vais tous vous occire !*

Les grands médias ont une astuce pour éviter de s'attarder sur le gros problème auquel nous nous affrontons, l'empire absolu de la déraison économique sur le vivant : la psychologie de bazar. C'est ainsi que Trump ne sait pas ce qu'il fait ou que Poutine est habité par la « barbarie slave ».

Et pourtant, avant même la victoire de Trump, les classes dirigeantes américaines commençaient à donner des signes laissant présager une rupture avec les institutions internationales de l'après Seconde Guerre mondiale. S'il en est ainsi, c'est parce que les

États-Unis n'arrivent plus à défendre leur hégémonie sur la scène internationale par des méthodes conformes à l'ordre « libéral ».

Tout se passe comme si les classes dirigeantes avaient fini par croire sérieusement au mensonge sur la mondialisation heureuse et le prétendu « doux commerce » faiseur de paix universelle. Or le capitalisme n'a pas de préférence pour un régime politique en particulier : il choisit celui qui favorise le plus efficacement la production de valeur. Le remplacement du capitalisme organisé du type keynésien à partir des années 1970 par le néolibéralisme n'a pas d'autre sens. C'est aussi de cette manière que s'explique le ralliement des capitalistes au fascisme dans les années 1930, le libéralisme étant incapable d'offrir une solution adéquate à la crise de valorisation qui sévissait alors. Le fascisme n'est pas un accident de la modernité, c'est la forme que prend la prétendue démocratie libérale quand les expédients politiques habituels ne suffisent plus à la reproduction du capital. Le fascisme est de toute façon une option autrement préférable aux intérêts du capital que la perspective d'une révolution sociale.

Que le capital ait de plus en plus de mal à se valoriser en exploitant le travail humain ou que les destructions écologiques qu'il provoque pèse de plus en plus sur sa rentabilité, le fait est que le « libéralisme autoritaire » demeure une réponse à sa propre crise. Aussi, le retour au pouvoir de Trump n'est pas un coup de malchance. Il fallait bien un Ubu Roi grotesque et décomplexé pour garantir aux États-Unis le

maintien de leur position dominante par une violence qui fait penser à ce que Marx écrit à propos de l'expropriation originelle à l'époque de la consécration du capitalisme industriel : une opération menée par les puissances occidentales avec un terrorisme extrême.¹

La ruée actuelle des grandes puissances vers les « terres rares » indispensables aux industries de pointe invalide une autre certitude occidentale. L'impression d'abondance, surtout à l'époque de la crise écologique générale, n'est qu'apparence. Car c'est bien au contraire la rareté qui pousse les grandes économies mondiales à s'emparer, par la force s'il le faut, au Groenland, en Ukraine, sur le continent africain ou partout ailleurs, des métaux précieux.

On ne peut pas comprendre non plus le retour de Trump au sommet du pouvoir si on oublie l'état dans lequel se retrouvent les classes populaires américaines. Depuis le déchaînement du néolibéralisme, ce sont des pans entiers de la vie collective qui se sont effondrés, laissant les communautés entières complètement atomisées. La guerre civile larvée que connaissent les États-Unis a sa source dans la décomposition sociale provoquée par la rapacité capitaliste. Dès lors, il a suffi à la droite la plus conservatrice de transformer la question sociale en problème culturel ou de faire appel à la conscience raciale blessée des « petits blancs » pour gagner les suffrages des classes populaires. Mais la hantise du déclin américain est si forte que même les minorités ont basculé dans le camp du « trumpisme », que l'on qualifiera de post-fascisme faute de mieux.

Pour ajouter au triste spectacle, il faut dire que la gauche américaine, radicaux compris, a joué un rôle non négligeable dans la conquête du pouvoir par la droite la plus ignoble. C'est elle en effet qui a procédé à la conversion systématique de la conflictualité

sociale en politique identitaire, comme si l'égalité était soluble dans la diversité, abandonnant sur le bord du chemin des classes populaires qui le lui rendent bien. Il ne s'agit pas d'opposer lutte pour la reconnaissance des minorités et libération sociale, mais de constater que la gauche radicale, repliée dans ses bastions universitaires et isolée sans même s'en apercevoir, a été impuissante à empêcher la catastrophe faute d'avoir réussi à articuler les deux. Aujourd'hui les idéologies identitaires sont partout et l'égalité sociale à peu près nulle part. Il est trop tôt pour savoir si le trumpisme réussira sur la durée à faire tenir ensemble ses deux électorats, le « big business » et les classes populaires en proie aux passions tristes, mais on ne voit pas pour l'instant quelle force politique pourrait offrir une sortie par le haut.

Le changement de « style politique » aux États-Unis jette en outre une lumière crue sur un autre phénomène longtemps éludé : la sortie de l'histoire de l'Europe.

La suprématie déchue

Il faudrait partout ajouter « du plus fort » au mot « loi »

S'il y a eu un esprit européen, il n'existe plus guère et l'Union européenne ne sera jamais rien d'autre qu'un marché commun, l'un des pôles de la globalisation capitaliste tout au plus. À aucun moment elle ne s'est présentée comme une alternative au néolibéralisme. Dès l'après Seconde Guerre mondiale, elle s'est arrimée solidement aux États-Unis en espérant profiter des miettes que la nouvelle puissance impériale voudrait bien lui accorder.

Contrairement à ce que les promoteurs de l'UE ont voulu nous faire accroire, ses fins n'ont jamais été l'internationalisme ; sa logique a pu être trans- ou post-nationale, mais à aucun moment internationaliste. C'est bien davantage un territoire où s'affrontent de

¹ Karl Marx, *L'Expropriation originelle*, Éditions Les Nuits Rouges, 2001.

manière « réglée » des intérêts nationaux. Comment pourrait-il en être autrement au sein d'un espace organisé autour du principe de la « concurrence libre et non faussée » ? C'est ce que la pandémie de Covid a révélée, durant laquelle on a vu des États censés solidaires se voler littéralement du matériel médical jusque sur les tarmacs des aéroports.

Les grandes puissances européennes, France et Royaume Uni en tête, n'ont jamais rompu avec une nostalgie coloniale qui les a empêchées de renouveler leurs rapports avec les sociétés du sud. La France en particulier a continué de ne reconnaître l'universel qu'en elle-même. Elle reste ainsi très largement prisonnière d'un particularisme qui se pose en universalité. Mais les temps ont changé. Pour avoir été incapable d'inventer une politique de reconnaissance planétaire, elle voit l'Afrique lui fermer sa porte avec fracas.

De l'humanisme au surréalisme en passant par les Lumières, l'Europe a pourtant su parfois se ressaisir en s'ouvrant à l'altérité. De ce point de vue, les décolonisations ont été une occasion manquée.

Si le moment est venu de parler de l'héritage européen, nous pourrions dire qu'il est double. C'est en effet à la fois l'entendement et la raison critique d'un côté, le déploiement de la technique et la volonté de puissance de l'autre. Le premier mouvement aura fini par être subjugué par le second. Cette question d'une histoire posteuropéenne n'est, du reste, pas nouvelle. C'était déjà l'interrogation d'un Paul Valéry et le philosophe tchèque Jan Patočka, qu'il faudrait absolument relire aujourd'hui, à consacré bon nombre de textes à ce sujet.²

Revenant sur l'héritage ambigu du mouvement des Lumières, l'historien Antoine Lilti le définit comme celui où l'Europe se prend comme objet de sa critique, comme moment d'autoréflexion si

l'on veut par « étrangéisation ».³ C'est habile parce que cela signifie que ce geste fondateur peut bien être repris par des acteurs d'autres espaces culturels. C'est d'ailleurs ce que l'anticolonialisme a fait dans le meilleur des cas.



Guy Girard – La chouette de l'île de Jeju

Non seulement l'Europe va devoir apprendre qu'elle n'est pas seule au monde, mais encore que les « Autres » ne vont plus la suivre docilement. En a-t-elle pris la mesure ? À entendre les grands médias, nous avons l'impression que la planète entière est derrière l'Occident. Pourtant le « Sud global » s'est démarqué au moment de condamner l'invasion de l'Ukraine par la Russie à l'ONU. Un tel positionnement n'est évidemment pas étranger au sempiternel deux poids deux mesures : sanctionner les uns quand on se fait les complices du massacre de tout un peuple ailleurs. Comme

² Paul Valéry, « La Crise de l'esprit », *Œuvres I*, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1957 et Jan Patočka, *L'Europe après l'Europe*, Verdier, 2007.

³ Antoine Lilti, *L'Héritage des Lumières. Ambivalences de la modernité*, Seuil, coll. Points, 2022.

si la vie d'un Arabe devait moins compter que celle d'un Européen, comme s'il y avait des humanités plus égales que d'autres...

Au fond, ce que les Européens ne pardonnent pas à l'ami américain, c'est la rupture du pacte occidental, l'affaiblissement de son camp et de son identité.

Aujourd'hui comme hier, on croit mourir pour la liberté mais c'est la folie du Capital déchaîné qui nous guette.

Entendons-nous bien, l'invasion de l'Ukraine relève du crime et la responsabilité d'une guerre en Europe reviendra à la Russie. Seulement, pour faire oublier leur propre inconséquence, les bureaucrates européens ont vite fait de transformer le peuple russe en ennemi existentiel.

Aussi vrai que Trump a sa stratégie pour garantir l'hégémonie états-unienne, Poutine n'est pas dénué d'une certaine rationalité. Certes, il s'est trompé sur les capacités de résistance des Ukrainiens et a surestimé la lâcheté occidentale, mais il a envahi l'Ukraine quand il a compris que l'Europe était trop divisée et trop faible pour l'en empêcher. D'un autre côté, par manque de discernement ou par arrogance, l'Europe n'a pas saisi que la coupe était pleine pour les Russes.

Des historiens feront l'analyse des erreurs stratégiques des puissances occidentales depuis la chute du Mur de Berlin et la dissolution de l'Union soviétique. Mais on peut dire que le vainqueur de la guerre froide a pris plaisir à humilier le vaincu. A y regarder de près, la Russie n'a cessé en effet de vouloir négocier avec l'OTAN une place dans le nouvel ordre mondial et à chaque fois elle a eu droit à une fin de non-recevoir. Elle a en outre accepté que l'UE déplace ses frontières toujours plus à l'est alors qu'elle s'était engagée à ne pas le faire. On oublie aussi que dans les années 1990 l'espérance de vie a baissé en Russie et que la société a failli s'effondrer complètement. Cela suffit à expliquer la poussée nationaliste et le soutien populaire à Poutine : il passe à tort ou à raison pour

celui qui a évité la désintégration totale du pays. Il faut se replonger dans le livre d'Alexandre Koyré, *La philosophie et le problème national en Russie au début du XIXe siècle*, pour comprendre à quoi tient une guerre⁴. Il décrit dans son étude un balancement chez les élites russes entre volonté d'ouverture en direction de l'Occident et replis sur le slavisme. Plutôt que de mettre en pratique une politique de coexistence pacifique, les puissances occidentales n'ont fait qu'encourager les tendances les plus conservatrices en Russie.

Le pire maintenant serait que l'Europe finisse par se construire politiquement dans la guerre, une menace bien réelle. D'autant que les penchants autoritaires s'affirment au sein même de l'espace européen comme le montre l'arrêt du processus électoral en Roumanie. Car si l'extrême droite progresse dangereusement ici aussi, c'est peut-être moins du fait de l'influence des officines russes dans la vie politique européenne (que dire des intrusions répétées de l'administration Trump dans ce cas ?) que d'une perte de confiance totale des peuples dans les institutions « démocratiques » à force de corruption et d'injustice sociale.

Or nous ne voyons guère d'alternative tant l'opposition au capitalisme en guerre est dérisoire.

Combat pour un peu de clarté politique

Ils ne savaient plus quoi faire, maintenant qu'ils avaient étourdiment épuisé les ressources de l'expérience essentielle...

Nous voyons s'écrire sous nos yeux le roman de la fin d'un monde sans que nous puissions en corriger la moindre ligne.

Le vieux monde qui meurt, le nouveau qui est lent à apparaître tout à fait, le clair-obscur nourrit une confusion propice

⁴ A. Koyré, *La Philosophie et le problème national en Russie au début du XIXe siècle*, Gallimard, coll. Idées, 1976.

au jaillissement de monstres qui nous abusent. La condition postmoderne n'est pas simplement une mode, c'est l'esprit d'un temps qui n'en a pas beaucoup. Ce qui rend tout discernement difficile, c'est la violente rupture avec la période précédente. Le paysage a tellement changé qu'il est compliqué de le cartographier à partir des catégories du passé. Or, tout mouvement révolutionnaire qui saisit mal l'obstacle qu'il affronte est voué à l'impuissance.

Des insectes ivres de liberté qui se cognent inlassablement contre une vitre qu'ils ne voient pas. Et quand ils sont brisés par leurs échecs respectifs, ils tombent furieusement à terre pour s'étriller. Telle est la situation dans laquelle nous sommes.

La radicalité est aujourd'hui menacée tant par la volonté de pouvoir que par l'idéologie de la nouveauté. Sur les ruines de l'ancienne critique pulvérisée, une « pensée décoloniale » s'est développée ces dernières années, remarquable surtout par son

terrorisme intellectuel. Elle est dans une très large mesure responsable de la brutalisation d'une pratique de la controverse pourtant indispensable à la réélaboration d'une critique sociale opératoire. Quant à l'idéologie de la nouveauté permanente, elle anéantit toute possibilité d'appropriation réfléchie de l'héritage révolutionnaire. À passer son temps à tout déconstruire, il n'y a plus de sol où tenir debout. Si la vérité pour une théorie critique c'est la réalité socio-historique, alors un certain aveuglement postmoderne l'occulte davantage qu'il ne la révèle. Les tentations restauratrices de critiques d'origine dans toute leur pureté sont pourtant tout aussi vaines. Il faut apprendre à vivre, penser et agir au milieu d'un fourmillement de points d'interrogation.

Plutôt que son ombre, c'est le renversement du système capitaliste lui-même qu'il faut imaginer en pensée et en action.



Guy Girard - L'Utopie de Charlot

Si vis pacem

Petite méditation naïve sur la réalité de la guerre

« Il est difficile de vivre dans l'apocalypse, surtout quand on ne prend pas l'apocalypse au sérieux et quand on cherche à détourner le regard des catastrophes qu'elle annonce. »

G. Scholem, « La politique de la mystique : le *Nouveau Kuzari* d'Isaac Breuer » (1934)



1- Dans un film de 1963, intitulé *La Rage*, composé d'un montage d'images d'actualités sur lesquelles venaient s'apposer ses propres commentaires poétiques, Pasolini s'interrogeait, au-delà de sa propre époque, sur la permanence de la réalité conflictuelle dans les sociétés humaines. Une question, apparemment banale, ouvrait ainsi ce "documentaire": «Pourquoi notre vie est-elle dominée par le mécontentement, l'angoisse, la peur de la guerre, et la guerre ?» C'était dans le contexte de ce qui était étrangement nommé "guerre froide", celle-ci allumant pourtant de réels incendies en divers lieux de la planète. Pasolini, s'appuyant certes sur des actualités filmées de cette période, n'en donnait pas une analyse historique ou politique, mais, en une longue méditation tout à la fois mélancolique et ironique, cherchait à *bouleverser* le regard pour l'orienter vers *une vision méta-politique du monde*. Subvertissant et détournant de vulgaires images de propagande pour les rendre autrement lisibles, il faisait ainsi apparaître le récit kaléidoscopique du malheur immémorial qui règne sur l'histoire des hommes.

Il nous manque aujourd'hui un poète comme Pasolini pour apporter un tel regard sur les tristes événements qui surviennent dans notre présent. La simple question qu'il posait, nous pouvons encore nous la poser, et, malheureusement, nous ne savons toujours pas y répondre.

Elle tombe dans le champ historique comme l'énigme du sphinx, comme une survenance intemporelle déchirant la trame de l'histoire. Elle nous enjoint à regarder autrement qu'en spectateurs impuissants ces images de perversion livrées par des puissances dominatrices pour imposer la guerre comme un destin. Pour affronter ce visage de Méduse de la guerre, pour sortir de cet espace-temps contaminé, il nous faut opérer, de façon non-contemplative, une certaine rotation du regard. Il en va de la possibilité même de retrouver une compréhension du *tragique* de notre situation.

2- Comme Walter Benjamin avait pu le constater en son temps, la catastrophe n'est pas ce qui est à venir, mais ce qui continue depuis toujours. Elle ne relève pas de l'ordre d'un fantasme. Elle constitue plutôt la réalité comme le fantasme d'un ordre. Elle est proprement malaise *de* la civilisation, ce pour quoi sont reconduites constamment ces pulsions de mort et de destruction qui s'expriment paroxystiquement dans la guerre totale. Devant un tel mouvement de balance entre refoulement et retour du refoulé, on pourra comprendre aisément qu'une dénegation pacifiste de ces tendances pulsionnelles ne saurait en venir à bout. Car, comme le pressentait bien la question formulée par Pasolini, la guerre, dans sa réalité la plus concrète, provient d'une vie dominée par l'angoisse, par cette peur abyssale de ce qui nous est le plus intérieur, peur de découvrir que nous ne sommes pas les maîtres dans notre propre maison. Peur quasi-animale des puissances qui nous submergent et qui nous poussent, comme les premiers anthropoïdes de *2001, l'Odyssée de l'espace*, à fracasser le crâne de nos semblables. Explication un peu sommaire, soit, mais qui n'est donnée ici que pour indiquer que la dialectique de l'ange et de la bête en l'homme devrait toujours être prise en compte quand on aborde une question aussi *anthropologique* comme celle de la guerre - même si des sociétés d'insectes semblent connaître un phénomène similaire.

Il ne faut pas, pour autant, déshistoriciser totalement notre compréhension de la guerre, que l'on ne peut assimiler à un simple phénomène naturel. Mais il importe peut-être de modifier notre appréhension de la temporalité historique, comme le suggérait encore Benjamin dans ses thèses « Sur le concept d'histoire ». Il faudrait pouvoir reconnaître dans ce retour "éternel" de la guerre quelque chose qui relève non de la logique causale, mais d'un phénomène de revenance qui "saute", selon une rythmique imprévisible, par-dessus les lignes de continuité dans l'histoire, comme un passé "originaire" qui survit et surgit tel un spectre dans la trame du temps. La guerre paraît toujours inactuelle; elle tombe toujours comme la foudre, surprend toujours comme un tremblement de terre. C'est pourquoi on la conjure généralement en recherchant toutes les raisons possibles de son improbabilité. Mais, comme dit le proverbe, la peur n'évite pas le danger. C'est au contraire l'attention portée à sa latence et au domaine profond où elle se loge, dans les strates et les méandres d'une histoire de la psyché, qui pourra seule, sans doute, nous permettre de dévoiler la réalité plus que probable de la catastrophe guerrière.

3- Les discours, les gesticulations et les pantalonades des dirigeants actuels peuvent donc faire sourire, car, au fond, personne ne veut croire à une extension des conflits - comme on ne veut pas croire, en vérité, à l'anéantissement irrémédiable de toute vie sur Terre. Ce n'est, après tout, qu'une conséquence de la politique spectaculaire d'organisation de l'optimisme, pratiquée depuis de nombreuses décennies, qui a transformé considérablement la psychologie collective de nos sociétés. On ne devrait pourtant pas sourire de ce qui s'avère chaque jour un peu plus comme l'expression d'une folie généralisée et de l'apathie somnambulique qui l'accompagne. Ces

conditions psycho-sociologiques devraient plutôt nous inquiéter et ne pas nous rendre trop optimistes.

Cependant, notre regard sur la situation doit se porter comme un regard *impliqué*, comme un regard qui participe de notre vie même. Il ne considère pas la guerre comme l'horizon fatal et indépassable de toute histoire, mais comme le point le plus dangereux que l'on ne peut écarter de l'horizon par la simple dénégation du pouvoir des fantômes. Il reconnaît au contraire l'histoire comme un *temps hanté* qui attend sa rédemption. C'est le temps de toutes les souffrances passées et présentes qui appellent à être apaisées, faute de pouvoir les rendre complètement inexistantes. Pour cet apaisement, cette paix qui est le vrai visage de l'utopie, portés que nous sommes au *front* de l'histoire, nous n'avons pas d'autre voie que d'accepter que ce qui se joue en nous n'est pas le jeu d'un conflit, mais le mouvement même de nos désirs toujours incompris. À la condition de cette écoute, aussi modeste puisse-t-elle être à son commencement, une autre praxis pourrait éclore, un autre jeu autrement plus passionnant. Alors, peut-être, la négation de la guerre pourra signifier la réalisation d'une société fondée sur une authentique alliance de tous les vivants et les non-vivants pour une vie heureuse et paisible. Il n'y a, en tout cas, pour éviter les guerres à venir, pas d'autre espoir que cette perspective révolutionnaire : celle d'un mouvement partant de *l'inversion* du processus historique dans lequel nous nous débattons, le temps de l'histoire n'étant pas irréversible, mais un entremêlement de boucles de temps qui peuvent se retourner, se croiser, se démêler, etc. Et, dans une de ces boucles aspirantes et inspirantes, on peut entendre encore le mot scintillant, inflexiblement et absolument libre, de Lautréamont : « Cache-toi, guerre ».

Pascal Dumontier (mars 2025)



Le portable, concession à perpétuité

Il est instamment rappelé à nos chers concitoyens et chères concitoyennes que l'usage du téléphone portable est strictement obligatoire en quelque lieu que vous soyez, durant les 24 heures au cours desquelles s'écoule la journée. Tout contrevenant surpris à pied, dans le métro, à vélo, à moto, scooter ou trottinette, à cheval, à dos de chameau, à bord d'une embarcation de fortune, d'une planche à voile, d'une fusée, d'une voiture ou d'un tractopelle, assis à une terrasse, sur un banc de square, dans une salle d'attente, sur un passage clouté ou en plein coït, en train de lire un livre⁵, un journal ou un tract sera immédiatement, grâce aux pisteurs collaborateurs, saisi par les forces de l'ordre et conduit en garde à vue pour un interrogatoire musclé. Les morts, en vertu des principes d'égalité de la Constriction, seront soumis au même régime, un écran de contrôle *post mortem* programmé *ante mortem* selon leur propre et aliénable volonté, assurera leur passage dans l'au-delà selon un algorithme personnalisé adaptable en cercueil ou four crématoire. Ce décret s'applique aux morts écrasés par un camion pour n'avoir pas décollé leurs yeux, par solidarité comme les y oblige la loi, de leur écran Stiky. Gloire à eux, flambeaux de notre civilisation.

En cas de résistance ou de mémorisation *in extremis* de la page en cours de lecture, sont prévus une expulsion en plein vol, une noyade dans un sac ou un transfert dans l'abattoir le plus proche. Pour ceux qui en raison de déficiences mentales réelles ou feintes ne parviendraient pas à tenir 24 heures sur leur portable suivront des ateliers de rééducation durant ces mêmes 24 heures de façon à augmenter le volume qualitatif et quantitatif de cerveaux disponibles. Des exercices d'inclinaison de la nuque, laquelle renvoie de toute éternité à la courbure vertébrale des esclaves garants de la légitimité du chef, permettront d'entretenir la foi. Il est toutefois d'ores et déjà acquis qu'aucune résistance ne se profile, selon les données anthropobiométriques à notre disposition.

Si le livre de littérature ou de science est un objet de la plus haute toxicité, sa lecture sur tablette pourrait sembler un moindre mal en ce qu'elle participe à l'extermination de la faune et de la flore des terres vierges et à l'asservissement des enfants, mais doit être cependant définitivement bannie au profit de publicités addictives aptes à plonger le cerveau dans un nouveau sommeil réparateur capitalisé dans une productivité sacrificielle renouant avec les valeurs sacrées du don absolu de soi.

Il reste hélas des espaces temporels au cours desquels l'usage du smartphone n'est pas encore "autorisé" selon les restrictions médicales. Il s'agit des états de coma, des opérations chirurgicales et des bains de boue. Ces exceptions n'en seront bientôt plus car nos experts en distribution des flux informationnels et publicitaires au service du maintien de l'inconscience de la population à son niveau le plus responsable et collaboratif, sont sur le point de découvrir comment occuper l'esprit de l'opéré à cœur ouvert, pourtant shooté par l'anesthésie. Ce sera une grande première qui fera des futurs morts de véritables connectés tout au long de leur déclin et pas seulement dès leur état embryonnaire. Nous demeurons au plus près du handicap dans un esprit de solidarité.

Les candidats au suicide se verront remettre, par ce même souci d'égalité qui nous régule et porte, un smartphone permettant de les maintenir dans la sphère de notre production de détachement de soi jusqu'à l'instant fatal. Nous ne les abandonnons pas non plus.

⁵ Objet feuilleté couvert de signes chaotiques et imprévisibles portant atteinte à la pensée caporalisatrice et structurante de notre société expansionnelle.



Le casque au crapaud, 15 cm x 20 cm - Tristan Félix

Cette interconnexion planétaire de chaque milliseconde appliquée à tout être vivant ou mort, y compris aux animaux et, félicitons-nous, aux végétaux, minéraux et gaz, est l'acmé de la grande utopie d'appartenir à un seul corps volontaire, puissant, autonome.

Ce pourquoi il vous est intimé l'ordre de participer à l'effort de décrébration solidaire au service de la défense inconditionnelle du capital d'exploitation des ressources encore à disposition. Il est de notre devoir à tous, tant laïc que religieux, de répondre à l'injonction démocratique et biblique de domination terrestre par le progrès technologique, ce don proprement divin et d'application laïque qui nous est échu en partage à la naissance et permet un dépassement exponentiel de nos compétences. Cette concentration de l'être dans un humble

rectangle lumineux est un pur miracle. Le rectangle à tout instant rectifie l'angle de vue ramenée en son coin. Tout enfant rencoigné parce qu'il a été puni s'élève à la dignité de son néant. Il est aujourd'hui question d'élaborer tous ensemble une mystique de la disponibilité à la soumission désirée et non plus seulement volontaire. Le désir d'appartenance par le renoncement à soi est notre seul mot d'ordre qui est un mot d'amour.

L'ère de la pensée égoïste en roue libre est révolue et c'est une chance à saisir que de se soumettre intégralement aux visées concentrationnaires du développement centrifuge et centripète de notre capacité de destruction. La destruction est la nouvelle valeur d'élaboration d'une inconscience productive allégée de ses dérives personnelles polluées par le rêve ou toute forme d'errance mentale. Il faut coûte que coûte rassembler tout ce que la société compte de forces en sommeil ou gaspillées par de pseudo ententes dissidentes. Le téléphone portable, cette concession à perpétuité, dans sa forme supportable encore matérialisée par sa greffe à la main mais très bientôt dématérialisée par intussusception, est notre fidèle allié dans la saine destruction de l'inaliénable, un rempart contre la complication, un casque à quatre pointes formant un M : la Mauvaise, la Moche, la Méchante, la Menteuse, soit nos quatre valeurs guerrières de pacification des cerveaux. Cette concession à tout être vivant n'est en aucun cas une métaphore, toute figure de style relevant d'une sécession à bannir. Chaque citoyen, chaque citoyenne pourra désormais littéralement se recueillir en permanence devant sa tombe rectangularisée.

Ce texte produit par l'interligence sacrificielle ne devra être lu par personne car il pourrait réveiller le souvenir d'une langue fossile tentée par tous les abus de la pensée. Il sera instillé en anti-base bibi-binaire⁶ dans l'espace vacant du cerveau des usagers à usage unique, donc durablement jetable, au moyen d'ondes électrochocs déclenchées par l'émetteur linkilinki dont le port sous le sternum est obligatoire depuis le 1^{er} janvier de l'an Mor.

Tristan Felix
Saint-Denis, le 18 mars 2025

Seule la beauté est révolutionnaire

C'est parce que je n'ai fondé ma cause sur rien ni personne, que j'ai pu aspirer à une communauté humaine libre et belle. La beauté n'est pas compatible avec une quelconque appartenance. Une communauté humaine libre ne peut être qu'une création, ainsi qu'une œuvre d'art. L'art, depuis que les hommes ont peint sur les murs des grottes, et sans doute avant sous d'autres formes, est la manifestation d'une aspiration fondamentale qui lie création, liberté, beauté et poésie.

Il est vraisemblable que la beauté naturelle est à l'origine de la prise de conscience du beau, et que cette prise de conscience a représenté une étape fondamentale dans l'humanisation. La beauté naturelle est alors apparue aux hommes dans toute la splendeur sauvage d'une nature encore intacte et inconnue, avec laquelle ils vivaient en quasi-osmose, même s'ils devaient aussi chaque jour s'y confronter.

Nous gardons sans doute quelque part au fond de nous la nostalgie d'une vie libre vécue au sein même de la beauté. Dans le monde qui est le nôtre aujourd'hui, abîmé progressivement

⁶ « Le système bibi-binaire ou système Bibi, est un mode de représentation graphique et phonétique des chiffres hexadécimaux, et donc aussi des chiffres binaires, inventé par le chanteur Bobby Lapointe ».

par des siècles et des millénaires de domination, d'utilitarisme, de rétrécissement des horizons naturels, de vie carcérale et de toute-puissance de l'argent, nous avons absolument besoin de savoir que le beau est là, malgré tout, pour aspirer à un monde autre qui le réaliserait pleinement. On ne peut aspirer à un monde entièrement autre sans cette aspiration à la beauté, à la réalisation de la poésie dans la vie quotidienne :

« La souffrance en face du beau, nulle part plus réelle que dans l'expérience de la nature, est autant nostalgie de ce qu'il promet »⁷.

La beauté est une souffrance parce qu'elle s'est largement évanouie, notamment dans la vie quotidienne. Elle demeure à l'état de présence diffuse, elle se dissimule quelque part dans des lieux de moins en moins accessibles, et les chemins pour y accéder risquent de disparaître pour toujours. Nous vivons dans la nostalgie de ce qui aurait pu être, dans la nostalgie du beau et de ce qu'il promet.

Nous ne sommes pas des spectateurs devant la beauté. La beauté est un agir, comme la poésie (du grec *poiêsis*, action de faire, création). À vrai dire, les deux termes se superposent parfaitement. La beauté n'est pas une donnée immuable. Lorsque dans *Le grand Hippias*, de Platon, Socrate demande à son interlocuteur de définir la beauté, en la ramenant à un être, à une chose, il aboutit tout plus au ridicule. C'est un échec cuisant. En effet, il ne peut y avoir de passivité devant une beauté qui serait déjà constituée. Il faut un regard humain pour qu'elle naisse, car la beauté surgit d'une rencontre entre un regard, une conscience, et une réalité extérieure, un paysage, un tableau, une personne, une action... Sans regard, sans la conscience d'un être, le sommet d'une montagne éclairé par les rayons orangés du soleil couchant pourrait bien n'être qu'un tas de cailloux.

« [...] beau [...] comme la rencontre fortuite sur une table de dissection d'une machine à coudre et d'un parapluie. »⁸

Il existe peut-être des machines à coudre agréables à regarder, des parapluies ouvragés avec art ; quant aux tables de dissection... Mais dans cette phrase quelque peu provocatrice de Lautréamont, c'est la rencontre qui est mise en valeur. Déclarer beau telle ou telle réalité est une sorte de raccourci. Encore une fois, la beauté est une création, fulgurante ; un éblouissement, un surgissement, un élan qui se reconnaît, un bouleversement de l'être, et qui donne envie d'aller au-delà. Le surgissement de la beauté, pour qui est capable de se laisser envahir par elle, provoque nécessairement un malaise, tant le décalage entre la vie menée dans la société de domination et d'exploitation et la possibilité d'une communauté humaine libre qu'il reste à imaginer et à créer est immense.

Notons au passage que c'est en ce sens qu'il faut comprendre le slogan écrit sur les murs en 1968, « Prendre ses désirs pour des réalités ». Il ne s'agissait ni d'un déni de réalité, ni d'une faim irrépressible de consommation, ni d'un désir infantile du « tout tout de suite », comme ont pu le présenter par la suite ceux qui avaient intérêt à salir cette formidable éclaircie dans le ciel de la domination. C'était simplement, formulée ainsi, et dans son aspect le plus pur et le plus intéressant, l'ouverture d'une brèche rendue possible par une aspiration poétique à la beauté, dans l'élan du moment. Le désir de vivre la beauté et la poésie, de refuser la séparation. C'était déjà une ambition similaire qui avait conduit une fraction des Communistes de 1871, notamment dans le *Manifeste de la Fédération des artistes de Paris*, publié le 15 avril 1871 au *Journal officiel* :

⁷ Theodor W. Adorno, *Théorie esthétique*, Klincksieck, 1974, p. 103.

⁸ Isidore Ducasse, comte de Lautréamont, *Les Chants de Maldoror*, Chant sixième, strophe 1, Paris, Gallimard (Poésie), 1981, p. 233-234.

« Le comité concourra à notre régénération, à l'inauguration du luxe communal et aux splendeurs de l'avenir et à la République universelle. »⁹

Nous n'emploierions sans doute plus les mêmes termes aujourd'hui, mais cette phrase montre que l'idée de beauté fait partie des préoccupations de la Commune de Paris, ou plus exactement qu'elle surgit parce qu'elle est une idée motrice dans la volonté de création d'un monde nouveau. Voilà qui rejoint ce qu'écrivait déjà Schiller, aux alentours de 1794-1795 : « [...] pour résoudre pratiquement le problème politique, c'est la voie esthétique qu'il faut prendre, parce que c'est par la beauté qu'on arrive à la liberté. »¹⁰ L'essentiel était déjà dit.

De nouvelles brèches ne sauraient dans l'avenir s'ouvrir sans la volonté consciente et collective de créer une communauté humaine libre, guidée par un tel désir. Cela suppose évidemment que les individus vivant dans cette société soient capables de le faire surgir collectivement ; qu'ils réfléchissent à la manière de le traduire dans le réel en tenant compte de ce que l'histoire a produit de catastrophes successives, notamment à la suite des moments révolutionnaires, lorsque ce désir partagé de beauté et de poésie est retourné là d'où il était sorti, dans les tréfonds de la personnalité de chacun. Et alors la Terreur, et alors la répression féroce, et alors l'imposture stalinienne... Car la beauté, dans un monde de laideur comme le nôtre, et cette laideur devient galopante, est incontestablement subversive. Elle est susceptible de naître à chaque instant, dans des conditions favorables qui rendent possible la « rencontre ». Mais là réside la difficulté. Pour que naisse la rencontre, deux conditions sont nécessaires : une conscience capable d'être bouleversée, et – oublions un instant les machines à coudre, les parapluies et les tables de dissection de Lautréamont – une réalité extérieure à cette conscience, que la longue traversée d'une zone dévolue au commerce et à l'industrie, avec son enchevêtrement de hangars, de stations-services, de ronds-points, d'immeubles d'habitation et parfois de pavillons dont les propriétaires ont eu le malheur de s'installer ici avant, est peu susceptible de représenter. Sans oublier les voies ferrées, les autoroutes et les aéroports pour les grandes métropoles. Qui est encore capable d'être réellement affecté à la vue de cet enfer, sinon pour pester contre les embouteillages qui ralentissent tout un chacun au retour du travail aliéné, ou à l'aller ?

La prise de conscience de la laideur est le pendant de la conscience de la beauté. Pour que naisse la première, il faut que la seconde existe. L'habitude du pire, la routine infernale de la vie quotidienne émousent fortement les sens et les sentiments. Facteur aggravant, à toute heure du jour et de la nuit, quels que soient l'endroit, la situation (au volant, en marchant, en traversant routes et rues, à vélo, à trottinette ou autres engins électriques qui foncent et sont bénis par les chantres de ladite transition écologique), les regards sont monopolisés, fascinés par les écrans des handiphones tandis que les oreilles sont couvertes par des casques de plus en plus visibles, partie intégrante de la laideur. Et du ridicule. La beauté. La poésie ? C'est quoi, ça ? Combien de divisions ? Certes, la disparition progressive du beau, ou celle de l'extension de la laideur, ce qui revient au même, liée bien sûr à l'expansion du capitalisme sur l'ensemble de la planète, n'a pas été à l'origine une entreprise de réduction des têtes. Mais elle l'est de fait devenue, avec le cynisme grandissant des propriétaires du monde, avec la mutation de plus en plus visible de la domination en une sorte de néo-féodalisme.

Là où le sol s'est enlaidi, là où toute poésie a disparu du paysage, les imaginations s'éteignent, les esprits s'appauvrissent, la routine et la servitude s'emparent des âmes et les disposent à la torpeur et à la mort.¹¹

⁹ Cité par Annie Le Brun, *Ce qui n'a pas de prix*, Paris, Stock, 2018, p. 161.

¹⁰ Friedrich Schiller, *Lettres sur l'éducation esthétique de l'homme*, in Lettre I, SHS Éditions, 2023, p. 7.

¹¹ Élisée Reclus, *Du sentiment de la nature dans les sociétés modernes*, Paris, Bartillat, 2019, p.109-110.



La catastrophe culturelle qui a conduit aujourd'hui à un grave affaiblissement du goût, à la perte des repères essentiels (ceux du temps, de l'espace) et de la logique, à la fin quasi programmée du livre et de la lecture, catastrophe liée à l'emprise totalitaire grandissante de la domination marchande, ferme les esprits à la beauté tout en rendant les êtres extraordinairement agressifs, parce que, entre autres raisons, ils ne peuvent se procurer toutes les marchandises qui dansent devant leurs yeux. L'industrie du divertissement est là pour se substituer aux aspirations nobles. L'image humiliante renvoyée des êtres humains par les divers « médias » (dans les émissions de télé-réalité par exemple), l'image que ces mêmes êtres humains sous influence et son convoi de pacotilles objectives ou virtuelles renvoient d'eux-mêmes sur lesdits réseaux sociaux sont les têtes de gondole d'un abrutissement, d'une servitude et d'une laideur sans nom. Mais, comme toujours, le spectacle est là, qui organise les apparences. Il est lui-même cette apparence.

Aussi n'est-il pas bien difficile d'imaginer que, trop souvent privés de certaines boussoles intellectuelles, les plus défavorisés risquent d'être les premières victimes du démantèlement en cours.¹²

Lorsqu'une part du réel s'est effondrée, il faut la reconstruire en trompe-l'œil. C'est ainsi que la réalité virtuelle offre l'illusion de pouvoir se payer une vie imaginaire beaucoup plus satisfaisante que la vraie. C'est également ainsi que le magasin général de la laideur offre à une pseudo-beauté venue d'en haut la possibilité de s'exposer, accrochée aux cimaises (sachant que les « installations » prennent beaucoup trop de place pour cela, on accroche difficilement le Pont-Neuf et son emballage dans une galerie d'art) ou vendue dans les galeries marchandes. Or, comme le dit fort justement Annie Le Brun :

Là est la nouveauté, induite par la Commune : si beauté il y a, elle ne peut venir d'en haut.¹³

¹² Annie Le Brun, op. cit., p. 61.

¹³ Annie Le Brun, op. cit., p. 163.

Ce qui vient d'en haut ne peut donc être qu'un ersatz de beauté, qui impose son modèle. Et c'est en cela que l'analyse développée par Annie Le Brun dans son livre *Ce qui n'a pas de prix* nous est particulièrement précieuse. Elle met en lumière cette forme d'appropriation lucrative de la beauté où se rejoignent industrie du luxe et un certain art contemporain dominant, qui ne serait accessible qu'à une « élite » (essentiellement économique, suivie ou précédée de sa cour), aussi bien dans l'admiration qu'il faudrait obligatoirement lui vouer que dans les sommes faramineuses qu'il faudrait déboursier pour l'acquérir. Et c'est cette « beauté-là » qui est portée au pinacle, qui s'affirme en tant que telle et parvient à s'imposer. « Tel est le résultat d'une *reconfiguration de la perception*. Rien de moins. »¹⁴ À travers l'hésitation qu'ont la plupart de ceux que l'on interroge dans la rue (les médiatiques adorent ce genre d'exercice) sur la perception qu'ils ont de telle ou telle réalisation d'« art » contemporain offerte aux yeux de tous, et qu'ils ne peuvent pas même éviter de voir, on comprend ce qu'est la dépossession : ils n'osent pas dire que c'est laid, parce qu'ils ont peur de passer pour des béotiens (d'ailleurs, ne s'agirait-il pas d'un canular, qui fera rire les téléspectateurs le dimanche après-midi, ou d'un tour de magie ?); ils ne peuvent pas non plus dire que c'est beau, d'une part parce qu'ils ne se pensent pas autorisés à le faire, ils jugent que c'est une affaire de spécialistes – de spécialistes de la beauté !! –, d'autre part parce que leur capacité à pouvoir la rencontrer, ou plus exactement la créer, s'est émoussée, pour les raisons énoncées plus haut. Ainsi, cette grosse statue (?) bleue, rouge ou multicolore, au milieu du square, devant la gare, il faut bien qu'elle soit belle, puisque c'est un « artiste » qui en est à l'origine ! D'ailleurs, elle prend de la place, toute la place, elle est là, simplement, et il n'y a rien à y redire. Elle s'impose, elle est lisse comme un écran, et les critiques glissent sur elle. Bientôt, il n'y aura plus qu'elle.

Tandis que la beauté est une création, fruit de la rencontre entre un regard, une conscience, une sensibilité et une réalité extérieure, ce qui devrait la mettre à la portée de tous, la pseudo-beauté venue d'en haut est une des formes prises par l'aliénation, peut-être la pire, car elle touche au cœur l'humanité de l'homme.

[...] c'est en investissant le domaine sensible, et en y investissant des sommes énormes, que cette violence de l'argent est en train de s'attaquer à ce qui, depuis toujours, a donné aux hommes leurs plus folles raisons de vivre.¹⁵

Elle est véritablement un arrachement, une mutilation. Nous sommes témoins, dans l'époque actuelle, de grandes transformations, liées à l'invasion numérique et à l'édification progressive d'un monde clos. Cela a toujours été la marque des sociétés totalitaires que de vouloir investir l'intériorité de chacun. Il ne suffit pas que les individus obéissent, il faut qu'ils aiment la condition qui leur est faite.

Il faut que vous aimiez Big Brother. Lui obéir n'est pas suffisant. Il faut que vous l'aimiez.¹⁶

« S'attaquer à ce qui, depuis toujours, a donné aux hommes leurs plus folles raisons de vivre », c'est s'en prendre à ce qui, au fond des individus, est le ressort de leur humanité véritable, qui fait qu'ils ne sont pas seulement des machines à travailler, des consommateurs passifs de divertissements, des serviteurs volontaires, des êtres-pour-l'écran, enfermés dans une vie quotidienne dont ils n'arrivent pas à dépasser les exigences immédiates et qui ne peuvent se projeter au-delà de la revendication fonctionnelle, c'est-à-dire celle dont les porteurs acceptent le cadre tracé par d'autres et confondent la volonté de puissance qui les réduit à ce qu'ils sont avec un supposé ordre immuable des choses.

¹⁴ Ibid., p. 49.

¹⁵ Ibid., p. 44.

¹⁶ George Orwell, *1984*, Paris, Gallimard (Folio), 1984, p. 396.

La création d'un monde autre ne peut faire l'économie d'une réflexion préalable sur la puissance du beau, sur la nécessité de la poésie, tout simplement parce que ce monde ne peut être autre chose que la réalisation du beau et de la poésie. Et cela concerne tout autant la manière d'y parvenir que le but que l'on se donne. Aujourd'hui, avant tout, préserver la possibilité de la liberté.

Étienne Labeau



Le déménagement du territoire (2)

35

Approbation. – Parmi des bruits de toutes sortes, j'approuve le fait d'applaudir pour réclamer le silence.

36

Un gaspilleur. – Le riche a raison quand il gaspille la totalité de son trésor, – et il aura encore raison de gaspiller même sa pauvreté s'il le fait dans l'esprit de la gaspilleuse nature.

37

Hic niger est. – D'ordinaire, il ne se souvient pas de ses rêves – aussi il n'est pas exceptionnel que sa vie lui semble un cauchemar.

38

Les poètes et la politesse. – « Il n'est pas absurde de frapper à une pierre comme si c'était une porte » – ainsi pensent les poètes et les rêveurs de toute sorte ; mais nul ne leur donne raison.

39

Désir. – En vérité, le désir est la cause de tout ce qui se forme, et souvent il rend aussi désirables les effets de ce qui s'est formé.

40

Grand homme. – S'il y a peut-être des « grands hommes », on doit conclure que c'est parce que chacun d'entre eux sait être à la fois jeune garçon, caméléon de tous les âges et petite femme ensorcelée.

41

D'une certaine façon de questionner notre raison. – Il est une manière de nous interroger sur notre raison, qui non seulement nous fait souvenir combien l'imagination l'améliore, mais encore éveille en nous une attirance opiniâtre pour l'irrationnel (mais pas n'importe lequel) ; manière d'interroger fort éclairante, procédé de poète épris de liberté.

42

Modération dans le zèle. – Il ne faut pas vouloir partager le zèle des patriotes – cela rend malade.

43

Amis secrets. – Pouvoir rencontrer des amis longtemps restés secrets – voilà un luxe dont s'enrichit la morale des esprits libres.

44

Les apparences restent faibles. – Il ne doute pas de la puissance de son esprit, celui qui ne fait pas tant de manières pour brusquer ceux qui ont l'âme bégayante.

45

Le chemin du merveilleux. – Un curieux demandait à un poète quel était le chemin du merveilleux. Ce dernier répondit spontanément comme quelqu'un à qui l'on demande le chemin de la ville la plus proche : « Sois à l'écoute de tes rêves et vois dans la rue les signes qui leurs correspondent. » « Halte-là, dit le curieux, tu en dis trop ou trop peu, il suffit bien d'analyser ses rêves ! » Le poète répliqua : « Mais comment cette analyse te guiderait-elle, si tu ne sors pas du labyrinthe de ton passé ? »

46

La praxis qui sauve. – L'imagination ne donne une idée de la liberté et n'a de vertu émancipatrice qu'à ceux qui en font l'exercice : – non pas à ces esprits moins audacieux dont l'imagination défaite doctement apprête une théorisation de l'imaginaire et de l'inconscient. C'est donc là aussi, qu'on le remarque bien, la praxis qui sauve et *non pas* la théorie de l'imagination.

47

Idéal et matière. – Tu as là, devant toi, une belle matière à travailler : mais as-tu en *toi-même* gardé vivante la lumière de tes rêves pour qu'une image idéalement énigmatique puisse prendre forme ? Et ainsi – toute ton œuvre est-elle autre chose que de vouloir représenter le lieu sacré où idéalisme et matérialisme cessent d'être pensés contradictoirement ?



Guy Girard - Le Retour tardif de la Joconde

48

Danger dans la voix. – Avec une voix puissante, on ne chante pourtant pas mieux que les sirènes aux pensées si fines.

49

Cause et effet. – Avant l'effet on croit plus à d'autres causes que le hasard qu'après l'effet.

50

But et châtement. – Le châtement a pour but d'améliorer *ceux qui châtient* en leur permettant de ne pas être des criminels ordinaires.

51

Sacrifice. – N'a-t-on pas, en divers laboratoires, sacrifié des animaux pour essayer de leur donner la parole ?

52

Politicien et menteur. – Le menteur voit dans le politicien son frère de lait qui lui vendra non le lait qui lui était destiné et dont il l'a frustré, mais son sourire sur les boîtes de camembert où s'affine le *peu de réalité* de leurs consciences respectives.

53

Vicariat des sens. – « On a des yeux aussi pour jouir », dit une belle femme, quelque peu nymphomane ; et parmi ses amants est roi celui qui a un troisième œil.

54

Critique des animaux. – Je me doute que les animaux considèrent l'homme comme le survivant d'une espèce disparue, qui n'a pas encore acquis le bon sens animal, quelque chose comme *une pierre ou un arbre* et plus ou moins voué à l'extravagance.

55

Les hommes et leur culture. – « Le mal a toujours été assuré du plus grand effet ! La nature pourtant n'est pas mauvaise ! Où s'est alors fondée notre culture ? » - C'est ainsi que rôdent certaines questions, dont les réponses sont depuis trop longtemps pour l'humanité parmi ses plus grands secrets.

56

Les esprits méfiants. – Nous disons les choses les plus fortes avec des images poétiques, à condition que nous soyons entourés de personnes que ne rebute pas l'imagination : – pareil entourage a même la vertu d'*exciter la reine des facultés*. Les esprits méfiants s'expriment sans imagination, voulant « faire simple », ils sont simplistes ; les esprits méfiants rendent leur auditoire méfiant envers sa propre imagination.

57

Pour les médiateurs. – Qui veut s'entremettre entre quelques poètes aventureux, est vite invité à leur jeu ; il ouvre l'œil et libère son verbe pour participer à ce qui produit, une fois de plus, l'intersubjectivité : le fait de voir que les différences de chacun se résolvent de façon caractéristique en une identité commune.

58

Défi et fidélité. – C'est par défi qu'il s'en tient à la cause des *Grands Transparents*, – et ses amis nomment cela de la fidélité.

59

En toute discrétion. – Rien ne peut le persuader que son être puisse être tout entier dans la moindre bonne action – voilà sa façon d'être discret !

60

Ceux qui veulent « fonder » leur connaissance. – Les esprits vifs dans la connaissance ont aussi à connaître comment *ralentir* la pensée.

61

Rêver. – Plus on se souvient de ses rêves, plus ceux-ci deviennent intéressants. – Il faut apprendre à veiller de la sorte : – savoir multiplier les façons d’être éveillé.

62

Le point de vue le plus dangereux. – Ce que maintenant je me plais à faire ou projette de faire est aussi important pour *tout ce qui peut advenir* qu’un rêve fait il y a quinze siècles par un homme quelconque : dans cette formidable perspective de l’effet aux causes multiples, les actions et les rêves sont également visibles devant la ligne d’horizon du désir.

63

Réflexions utopiques d’un révolté. – Que *la vraie vie* soit *absente* n’a guère de résonance aux oreilles des hommes : pour la plupart toute vie est muette, et toutes les finesses mélodiques de la révolte, toute révolution subtile de leur entendement comme prélude à une rupture radicale leur restent impensables. Il est vrai qu’ils sont encore nombreux à ne pas rire en pleine rue quand s’entendent les accents d’une musique militaire – mais ce n’est pas une raison pour ces braves gens d’oublier que telle musique nie le mouvement de la vie. Qui a des oreilles, lève le poing !

64

Esprit et caractère. – Salut à celui qui, par son caractère poétique, entrevoit le *point sublime*, et dont l’esprit s’obstine à y chercher demeure – tout en sachant que ce ne sera que très provisoirement !

65

Pour émouvoir un solitaire. – Celui qui veut émouvoir un solitaire, ne lui faut-il pas être le comédien de son propre surmoi ? et d’abord se traduire en une figure d’une précision *ubuesque* et *représenter* au travers de sa personne la cause de toute une foule sous cette forme grossière et simplifiée ?

66

L’homme poli. – « Il est si poli ! » – En effet, il a toujours soin de ressembler à un cerbère craintif qui attend son morceau de sucre.

67

Tant d’envies. – Il a eu tant d’envies, qu’il a fini par conquérir des pays imaginaires – et son plus beau mérite est de nous inviter à voir ses possessions.

68

Une grande joie. – Une seule personne joyeuse suffirait à illuminer une église ou une mosquée et à y assainir l’atmosphère empoisonnée par les croyants : et ce serait merveille que cette personne ne reste pas seule ! – Cette joie serait-elle, *comme les éléphants*, contagieuse ? – y tenons-nous assez ?

69

Sur la mer. – Je détruirais volontiers maints immeubles et édifices (il appartient à mon bonheur de ne point les fréquenter !). Mais s'il le fallait, je les détruirais, pareil à certains anarchistes, jusque dans la mer, – et il se pourrait bien que j'ai quelques secrètes affinités avec ce beau monstre.

70

L'œuvre et l'artiste. – Cet artiste suit le courant : pour tout dire, son œuvre n'est qu'un fragment du *Grand Verre* et on le considère parce qu'il n'offre rien de plus.

71

Suum cuique. – Telle est la commune avidité de notre connaissance que je ne puis rien tirer des choses que je ne puis échanger avec mes amis : le bien commun se joue ainsi. Aussi admirons-nous certains pirates !

72

Origine des notions de « bon » et de « mauvais ». – Seuls préparent une révolution ceux qui savent faire ressentir : « ceci n'est pas bon ».

73

Pensées et paroles. – On peut surprendre de nouvelles pensées dans ses propres paroles.

74

Louange dans le choix. – L'artiste n'a pas à faire de manières pour louer dans la matière même la notion de choix.

75

Mathématiques. – Nous voulons faire entrer à tout prix le hasard et l'humour dans toute science et notamment dans les mathématiques, autant qu'il est en notre pouvoir ; non seulement dans l'idée que nous connaîtrions mieux les choses par cette voie imprévisible, mais aussi afin d'établir poétiquement notre relation humaine aux choses.

76

Livres. – Que nous vaut un livre qui n'a pas même la vertu de nous emporter jusqu'à imaginer sa suite possible ?

77

Le tourment du connaissant. – « Ô curieuse avidité ! Dans cette âme n'habite point un renoncement à soi-même – plutôt un *moi* qui s'ouvre au *divers*, qui voudrait en affinité avec de plus en plus d'individus voir avec *un regard renouvelé*, et saisir dans le jeu de l'*entraide*, - un *sujet collectif* transmuant ainsi les espoirs défaits du passé en une *utopie concrète*, se préparant à réaliser ce qui appartenait à l'absolu ! Ô curieuse flamme de ce désir ! que n'est-il renaissant en des milliers et

des milliers d'êtres humains ! » – qui ne connaît d'expérience ce tourment, ne connaît rien de la passion du connaissant.

NOTE A L'ATTENTION DES LECTEURS DISTRAITS ET DE QUELQUES AUTRES : cet ensemble de maximes est un détournement de celles qui se trouvent dans le livre troisième du *Gai Savoir* de Nietzsche (dans la traduction de Pierre Klossowski, parue chez Gallimard, en collection Folio-essais).

(à suivre)

Guy Girard

Littérature et critique du travail (2)

Comparé à elle, Dupré était vraiment un massif, un corpulent. Pas un éclaireur. Un fantassin. Avec ce trait particulier à la piétaille qu'elle nomme elle-même la fidélité, la loyauté, le devoir, toutes ces conneries.

Pour Henry, le monde se partageait en deux catégories : les bêtes de somme, condamnées à travailler dur, aveuglément, jusqu'au bout, à vivre au jour le jour, et les créatures d'élite à qui tout était dû. À cause de leur « coefficient personnel ». Henry adorait cette expression qu'il avait lue un jour dans un rapport militaire, et il l'avait adoptée.

Dupré, le sergent-chef Dupré, illustrait à merveille la première catégorie : travailleur, insignifiant, entêté et sans génie, aux ordres.¹⁷

Chloé se retourna vers la glace à sa droite et frissonna. Une bête écailleuse les regardait, debout près d'un poteau télégraphique.

– Regarde, Colin... Qu'est-ce que c'est ?

Colin regarda.

– Je ne sais pas, dit-il. Ça... ça n'a pas l'air méchant...

– C'est un des hommes qui entretiennent les lignes, dit Nicolas, par-dessus son épaule. Ils sont habillés comme ça pour que la boue n'entre pas jusqu'à eux...

– C'était... c'était très laid... murmura Chloé.

Colin l'embrassa.

– N'aie pas peur, ma Chloé, c'était juste un homme...

Sous les roues, le sol paraissait plus ferme. Une vague lueur teintait l'horizon.

– Regarde, dit Colin. C'est le soleil

Nicolas secoua négativement la tête.

– Ce sont les mines de cuivre, dit-il. On va les traverser. »

[...]

¹⁷ Pierre Lemaître, *Au revoir là-haut*, Paris, Le Livre de Poche, p. 247 à 248.

Brusquement, la route tourna de nouveau et ils se trouvèrent au milieu des mines de cuivre. Elles s'étagaient des deux côtés, de quelques mètres en contrebas. D'immenses étendues de cuivre verdâtre, à l'infini, déroulaient leur aridité. Des centaines d'hommes, vêtus de combinaisons hermétiques, s'agitaient autour des feux. D'autres empilaient, en pyramides régulières, le combustible que l'on amenait sans cesse des wagonnets électriques. Le cuivre, sous l'effet de la chaleur, fondait et coulait en ruisseaux rouges frangés de scories spongieuses et dures comme de la pierre. De place en place, on le rassemblait dans de grands réservoirs où des machines le pompaient et le transvasaient dans des tuyaux ovales.

– Quel travail terrible !... dit Chloé.

– C'est assez bien payé, dit Nicolas.

Quelques hommes s'étaient arrêtés pour voir passer la voiture. On ne voyait, dans leurs yeux, qu'une pitié un peu narquoise. Ils étaient larges et forts, ils avaient l'air inaltérable.

– Ils ne nous aiment pas, dit Chloé. Allons-nous-en d'ici.

– Ils travaillent... dit Colin.

– Ce n'est pas une raison, dit Chloé.

Nicolas accéléra un peu. La voiture filait sur la route craquelée, dans la rumeur des machines et du cuivre en fusion.

– On va bientôt rejoindre l'ancienne route », dit Nicolas.

XXV

– Pourquoi sont-ils si méprisants ? demanda Chloé. Ce n'est pas tellement bien de travailler...

– On leur a dit que c'était bien, dit Colin. En général, on trouve ça bien. En fait, personne ne le pense. On le fait par habitude et pour ne pas y penser, justement.

– En tout cas, c'est idiot de faire un travail que des machines pourraient faire.

– Il faut construire des machines, dit Colin. Qui le fera ?

– Oh ! Évidemment, dit Chloé. Pour faire un œuf, il faut une poule, une fois qu'on a la poule, on peut avoir des tas d'œufs. Il vaut donc mieux commencer par la poule.

– Il faudrait savoir, dit Colin, qui empêche de faire des machines. C'est le temps qui doit manquer. Les gens perdent leur temps à vivre, alors, il ne leur en reste plus pour travailler.

– Ce n'est pas plutôt le contraire ? dit Chloé.

– Non, dit Colin. S'ils avaient le temps de construire les machines, après ils n'auraient plus besoin de rien faire. Ce que je veux dire, c'est qu'ils travaillent pour vivre au lieu de travailler à construire des machines qui les feraient vivre sans travailler.

– C'est compliqué, estima Chloé.

– Non, dit Colin. C'est très simple. Ça devrait, bien entendu, venir progressivement. Mais, on perd tellement de temps à faire des choses qui s'usent...

– Mais, tu crois qu'ils n'aimeraient pas mieux rester chez eux et embrasser leur femme et aller à la piscine et aux divertissements ?

– Non, dit Colin. Parce qu'ils n'y pensent pas.

– Mais est-ce que c'est leur faute s'ils croient que c'est bien de travailler ?

– Non, dit Colin, ce n'est pas leur faute. C'est parce qu'on leur a dit : « Le travail, c'est sacré, c'est bien, c'est beau, c'est ce qui compte avant tout, et seuls les travailleurs ont droit à tout. » Seulement, on s'arrange pour les faire travailler tout le temps et alors ils ne peuvent pas en profiter.

– Mais, alors, ils sont bêtes ? dit Chloé.

– Oui, ils sont bêtes, dit Colin. C’est pour ça qu’ils sont d’accord avec ceux qui leur font croire que le travail, c’est ce qu’il y a de mieux. Ça leur évite de réfléchir et de chercher à progresser et à ne plus travailler.¹⁸

Alors voilà, il était 20 heures, et à la radio ils venaient d’annoncer le nom de celui qu’ils appelaient « le nouvel élu » ; il y a eu toutes sortes de commentaires, puis le « nouvel élu » a prononcé un discours.

Dès qu’il a commencé à parler, je n’ai plus entendu les mots. Bien sûr, il était question, comme toujours, du « pays », de la « nation », de l’« effort » et du « travail » que tous les Français devaient mener ensemble. Le mot « travail », surtout, revenait : il fallait travailler, travailler de plus en plus, ne faire que travailler. Je me disais : y a-t-il d’autres sans-emploi qui, comme moi, écoutent le « nouvel élu » faire l’éloge de ce qu’ils n’ont pas, et n’auront jamais ?

Car le travail, que son discours nous présentait comme une « obligation républicaine », comme une « valeur » susceptible, disait-il, de « sauver le pays », n’existait tout simplement plus ; on nous encourageait à travailler alors même qu’il n’y avait plus de travail. Les gens que je croisais avaient tous été licenciés, tous ils avaient été poussés dehors, ils végétaient parce qu’on les avait *exclus* du travail. Si bien que le « nouvel élu » répétait le mot « travail » en feignant d’y voir la solution à tous les problèmes, il nous rappelait surtout que nous étions, les uns et les autres, dans une impasse, et combien il était facile de nous contrôler. Je me disais : il y a ceux qui se tuent au travail, et les autres qui se tuent pour en trouver un – existe-t-il une autre voie ?

Dans mon cas, les choses étaient claires : j’avais longtemps trimé en banlieue, puis je m’étais soustrait à cet esclavage, aujourd’hui *je ne désirais plus travailler*. Mon désœuvrement avait pris la forme d’un refus tranquille ; de même que l’idée du vote était morte en moi, l’idée du travail s’était éteinte, estompée dans la lumière d’une auréole : je préférais vivre à l’écart, avec peu d’argent, sans rien devoir à personne.

Je sais qu’on considère les désœuvrés comme des parasites : le « nouvel élu » venait carrément de déclarer la guerre à tous ceux qui ne se levaient pas tôt chaque matin pour aller au travail. Selon lui, il s’agissait de « mauvais citoyens » : il trouvait intolérable que la société continue à les assister ; ainsi les Rmistes, les précaires et ceux qui avaient perdu leur travail, tous ceux qui, précisément, avaient été chassés du monde du travail, étaient-ils mis dans le même sac.

On veut nous faire croire que le travail est la seule façon d’exister, alors qu’il ruine les existences qui s’y soumettent. Ceux qui s’imaginaient survivre grâce à un travail cherche désormais comment survivre à celui-ci. Et si chacun parvenait à en finir avec sa propre docilité – à briser dans sa vie la sale habitude d’obéir ? Une grève générale éclaterait enfin qui plongerait le pays dans le tumulte. Avec un plaisir ambigu, j’imaginai la France étouffée dans son chaos.¹⁹

Alors quoi ? Alors rien. La preuve juste que l’on vit tous dans un tunnel, conducteur de métro ou pas. À se lever tôt pour aller se jeter dans notre quotidien et gagner notre pain quotidien par un labeur quotidien, à rentrer crevés pour aller vivre un peu, allez, tout de même, c’est important la vie, la vie en rose, la vie en noir, c’est la vie, parfois même, dans la vie, on fait des enfants, on tombe amoureux – sans toi ma vie ne rime à rien –, n’allez pas croire, c’est fou ce qu’on arrive à faire quand on a le temps de rien faire. Le travail, divinité moderne à adorer sans s’arrêter au fait qu’il est censé nous apporter notre pitance, car le Travail, a dit le président hier soir dans ses vœux, le Travail est une valeur, n’est-ce pas, une Valeur Fondamentale, pas comme

¹⁸ Boris Vian, *L’Écume des jours*, Paris, 10/18, p. 66-68.

¹⁹ Yannick Haenel, *Les Renards pâles*, Gallimard, p. 19-21.

l'oisiveté, n'est-ce pas, mère de tous les vices et de tous les emmerdements pour tous les gouvernements.

Céleste est donc descendue dans son métro ce matin, avant l'aube, avec le sentiment nouveau d'aller s'y enterrer. Une petite pensée pour son voisin beatnik qui, lui, plane toute la journée, sans savoir qu'il sera prochainement rattrapé par la Valeur Travail, et alors gare.²⁰



hic rodhus!
hic salta!

L'ouvrier vrai est modeste

Passons maintenant, si vous le voulez bien, aux choses plus sérieuses. Un programme de perfectionnement que nous ne cessons de raffiner sera mis prochainement à votre disposition. Nous fondons des espoirs considérables sur notre programme de perfectionnement. Nous pensons qu'un ouvrier perfectionné peut doubler, tripler, voire quadrupler son énergie et rivaliser

²⁰ Nathalie Peyrebonne, *Rêve général*, Libretto, p. 23-24.

avec les meilleurs engins conçus par la science moderne. Un réglage précis, un maniement adéquat, quelques mots d'encouragement ou une bonne gifle, morale s'entend, et notre ouvrier, galvanisé, se déchaîne. Nous attendons ce jour où, chauffés à blanc, vous pourrez turbiner à bloc. Cette entéléchie, Mesdames, Messieurs, est notre but et notre rêve. Nous ne vous le cachons pas.

Nos théories sur la fatigue et le repos réparateur sont malheureusement divergentes. Certains esprits chagrins estiment que le repos est nécessaire tant pour l'âme que pour le corps. D'autres le jugent superfétatoire. Pis, ils le tiennent pour un vice. Dans l'état actuel de nos connaissances, nous ne sommes pas en mesure de nous prononcer scientifiquement sur cette épineuse question. Mais nous avons nos convictions. Pour ce qui me concerne, j'incline à croire que le repos est non seulement inutile, il est malfaisant ! Qui le réclame ? Le paresseux ! À quoi sert-il ? À rien. Car la fatigue, messieurs, est pure imagination, prétexte à la paresse, aux vaines rêveries, odieux alibi pour se dérober au Devoir qui est tout. À ce titre, la fatigue doit être éradiquée. Sans pitié.

La fatigue n'existe pas

Mesdames, Messieurs, la fatigue n'existe pas. La fatigue n'est que la production morbide d'âmes avachies, que dis-je, d'âmes corrompues par la propagande extrémiste. Nous voudrions vous en persuader. Et nous ne désespérons pas de vous voir, un jour prochain, travailler sans nul relâchement. Dans un *perpetuum mobile*, en quelque sorte. Comme les mouches. L'exemple n'est peut-être pas bien choisi.

Pour vous aider à repousser l'illusion d'épuisement qui peut parfois vous assaillir, nous vous recommandons, une fois votre journée de labeur terminée, d'en commencer une deuxième. De nombreux pays, parmi les plus civilisés, tels l'Italie, le Japon et la Hongrie, ont adopté cette vaillante coutume. Suivons leur exemple.

Revenons à notre programme de perfectionnement. Une révision obligatoire aura lieu tous les trimestres. Elle comprendra une épreuve d'endurance. Sur bicyclette ergométrique, le réglage et l'équilibrage des différents segments, ainsi qu'une vérification de la pompe cardiaque.

Vous dites, messieurs, que votre vie est usée ? Redonnez-lui un coup de jeune en consultant notre médecin-conseil. Vous renâchez à la besogne ? Vos organes sont défectueux. Vos membres se montrent rétifs devant l'effort ou franchement hostiles ? Notre médecin conseil effectuera les réparations qui conviennent. Notre devoir à tous, comme aimait à le dire notre regretté Charles Bisson, notre devoir, disais-je, est d'être en train pour le turbin. (Rires dans la salle.) Il n'y a pas de quoi rire.

En cas de défaillance grave, une prothèse valvulaire associée à l'implantation d'un *pacemaker* et à des électrodes péricardiques pourra être envisagée.

Nous spécifions au passage que la Maison ne remorque pas les épaves.

Des conseils d'entretien vous seront aimablement prodigués. Mais dès aujourd'hui nous vous disons :

Prenez une douche une fois votre besogne achevée. La poussière et la sueur vous font pareils à des bêtes.

Protégez vos plus chers outils, vos mains. Vos mains sont énormes et déformées. Leur peau rugueuse est répugnante au contact. Enduisez-les de crème hydratante. Vous éviterez de la sorte les cals disgracieux. Vos femmes et vos enfants seront ainsi corrigés par des battoirs solides mais dépourvus d'aspérités. Si je puis toutefois me permettre un conseil, ménagez, Messieurs, vos ménagères ! Que seriez-vous sans leur secours ?

Déprenez-vous de vos mauvaises habitudes. Ne parlez pas ! Nous ne cessons de vous le répéter et le rerépéter. Faudra-t-il vous le corner aux oreilles ? Les paroles inutiles rendent les hommes fous. C'est bien connu.

Messieurs, vos visages sont blêmes. Vos regards vides. Vous semblez hébétés. Certains d'entre vous titubent de sommeil. D'autres se traînent, lamentables. Redressez-vous ! Un peu de nerf, que diable ! L'armée a fait de vous des hommes avec un grand H et de grandes résolutions, sachez rester tels !

Concentrez-vous. Soyez attentifs à votre ouvrage. Ne vous laissez pas distraire stupidement par vos collègues. Mal dirigés, les laminoirs peuvent vous trancher les mains. Tous les jours, des étourdis voient leurs doigts ou leurs mains arrachés. De là à croire qu'ils le font exprès, il n'y a qu'un pas. Les paresseux sont prêts à tout pour se soustraire au labeur nous le savons. Mais notre esprit n'est pas à la suspicion. La confiance et la transparence, voilà nos maîtres mots.

Toutes nos objurgations, mes chers amis, auront-elles prise sur vous ? Nous en doutons. Vous êtes si impulsifs. Mais notre mission est de poursuivre et de rabâcher inlassablement notre credo : le travail, le travail, le travail !²¹

Au début, je prenais à 5 heures et je quittais à 13. Le bus me déposait devant ma porte. Je montais l'escalier en me traînant, jusqu'au sixième. L'escalier avait une odeur d'ammoniac. Je m'asseyais sur le lit. J'étais vannée, sans force, absolument sans force pour quoi que ce soit, sans force même pour verser des larmes, parce qu'il faut un peu de force et d'énergie pour verser des larmes et avoir du chagrin. Il faisait froid. C'était l'hiver où il a fait si froid. Je me couchais. L'ennui, c'est qu'à peine endormie je rêvais que j'étais sur la chaîne à habiller les sièges. Je passais la housse sur l'armature, je tendais le tissu aux quatre coins et j'appuyais sur les pressions avec mes pouces, c'est ça qui faisait le plus mal. Puis je recommençais la même chose avec un autre siège, je passais la housse sur l'armature, je tendais le tissu aux quatre coins et j'appuyais sur les pressions avec mes pouces et ainsi de suite jusqu'au réveil.

Pendant des années et des années, j'ai rêvé tous les jours que j'étais sur la chaîne à habiller les sièges, à passer la housse sur l'armature, à tendre les tissus aux quatre coins et à appuyer sur les pressions avec les pouces.

Mes doigts me faisaient souffrir. Je les enveloppais de chiffons. Ils étaient devenus totalement inaptés aux caresses. Inapte aux caresses, cette idée me désespérait. Comment vivre sans donner des caresses ? J'y pensais tout le temps. Inaptés à tout, d'ailleurs, car il fallait, pour manger, que je tienne les couverts entre mes doigts gonflés, comme une infirme. Et si l'envie de fumer me prenait, à la pause, je devais tirer la cigarette du paquet entre mes dents. Comme un singe.

Je me levais. Je retrouvais ma fatigue. Une fatigue comme si j'avais soulevé la terre entière dans mes bras. Sans rire. J'écoutais la radio. Je lisais des romans d'amour. Ou bien je faisais rien. La plupart du temps je faisais rien. Je restais assise sur le lit, comme une imbécile. L'odeur de caoutchouc me collait à la peau. Je m'aspergeais d'eau de toilette. L'odeur de caoutchouc me restait dessus. J'ouvrais la fenêtre. La nuit tombait. Je me préparais à dîner. C'était vite expédié. Je mangeais comme un animal. Parfois, de me voir manger comme un animal, je me faisais peur à moi-même. Dans un éclair, je me disais tu vas y rester ma fille, tu vas claquer si tu continues, tu tiendras pas à ce régime. Je voyais passer ma jeunesse, si on peut appeler jeunesse cette période d'affreuse solitude où tout en moi s'est usé d'un seul coup. Je prenais des résolutions. Demain tu demandes ton compte et ciao. J'imaginai alors qu'il restait une autre vie où les plaisirs avaient leur place, où le temps n'était pas chronométré comme pour un marathon, où des gens mangeaient des ortolans dans des assiettes en porcelaine, je sais toujours pas si les ortolans ça existe, si c'est une invention ou quoi, personnellement je crois que c'est une invention. Puis très

²¹ Lydie Salvayre, *La Médaille*, Seuil (Points), p. 16-19.

vite je retombais dans une sorte de léthargie. J'étais si fatiguée, si vide de volonté, que chaque pensée qui me venait je la laissais mourir.²²

Aussi avons-nous décidé, dans une très serviable intention, de nous adresser directement à ces apologistes-du-travail-des-autres, lesquels s'échauffent, depuis quelques années, au sujet de la « valeur travail » qu'ils ont hissée au rang de dogme.

Car les apologistes-du-travail-des-autres, qui se croient les maîtres du monde, sont ces temps-ci, ce nous semble, sur les dents, et luttent vaillamment pour la préservation de leur espèce.

Car les apologistes-du-travail-des-autres, tout obnubilés qu'ils sont par le désir d'accroître toujours plus leur pactole, craignent que notre attrait immodéré pour les dimanches ne fasse vaciller leur modèle qu'ils pensaient jusqu'ici indiscutable, inexorable, incontestable, irréfutable, incontournable, impérissable, indépassable, irréfugable, indispensable et, reprenons notre souffle, aussi évident à leurs yeux que le nez au milieu de la figure.²³

De la critique comme mouvement « oblique-scintillant »

À propos de *Gestes critiques* de Georges Didi-Huberman

Auteur d'une œuvre prolifique, composée de plus d'une soixantaine d'ouvrages, Georges Didi-Huberman est principalement connu pour être un des historiens de l'art les plus remarquables de notre époque. Ses travaux sur l'image, qui relèvent à la fois de la philosophie esthétique et de l'anthropologie historique, fortement inspirés par les démarches de pensée d'Aby Warburg, de Walter Benjamin, ou encore de Georges Bataille, sont, pour ainsi dire, des incontournables pour qui s'intéresse aux puissances de l'imagination. Il serait trop long d'en faire ici l'inventaire. Ayant commencé, depuis quelques années, un travail de réflexion s'attachant plus spécifiquement à la dimension politique de l'image²⁴, il approfondit celui-ci en publiant désormais *Gestes critiques*, dans la collection « Critique de la politique », créée et dirigée de 1974 à sa mort en 2017 par Miguel Abensour, dirigée aujourd'hui par Michèle Cohen-Halimi aux éditions Klincksieck. Pour célébrer en quelque sorte les cinquante ans de cette collection, qui aura particulièrement marqué l'histoire récente des idées en France, il rend également un hommage touchant à l'œuvre, qu'il considère majeure, de Miguel Abensour, trop injustement ignorée par la plupart des intellectuels dits « de gauche ». Déjà, dans un ouvrage précédent, il montrait combien il se sentait proche de celle-ci, en écrivant à propos de la susmentionnée collection:

« Au-delà même du “Manifeste” écrit par Miguel Abensour pour sa collection d'ouvrages en 1974, on y constate, dans la durée, une ouverture considérable des domaines comme des “tendances” théoriques: cela va de la Grèce antique à Machiavel et de Spinoza à Hegel et Marx -

²² Lydie Salvayre, *La Médaille*, Seuil (Points), p. 54-55.

²³ Lydie Salvayre, *Depuis toujours nous aimons les dimanches*, Paris, Seuil, 2024, p. 24-25.

²⁴ Voir principalement les deux excellents ouvrages de sa série “Ce qui nous soulève”: *Désirer désobéir* (Minuit, 2019) et *Imaginer recommencer* (Minuit, 2021).

en passant par Kant, bien sûr - , et cela court aussi des utopistes du XIXe siècle ou des “romantiques” jusqu’à Simmel, Bloch, Benjamin, Horkheimer ou Adorno, mais aussi jusqu’à Arendt, Habermas ou Castoriadis... Rien donc, dans cette constellation, ne semble clos. C’est comme si Abensour avait pris acte du fait que *critiquer* ou faire de la politique - ou critiquer la politique elle-même - , cela ne relève pas d’un seul mode d’existence, d’une seule façon de penser ou d’agir. La constellation reste ouverte, quoique non éclectique. Elle présuppose qu’il y a mille façons possibles, plutôt qu’une seule (totalitaire) ou deux (symétriquement antagonistes), *d’imaginer la politique.* »²⁵

On voit ici, en résumé, tout ce que *Gestes critiques* reprend de façon plus développée, à savoir que la critique est avant tout affaire d’ouverture et d’imagination. Notre époque ne semble guère disposée à l’entendre. Bien que les propos critiques paraissent se multiplier, il n’en reste pas moins qu’ils tournent plutôt en vase clos, qu’ils ont tendance à se fermer sur eux-mêmes et à s’appauvrir considérablement. Ce phénomène est particulièrement flagrant dans le champ politique. *Gestes critiques* doit donc se lire aussi comme un avertissement: il y a risque à voir s’éteindre la pensée critique. Pour Didi-Huberman, celle-ci se voit surtout menacée par la brutalisation propre à notre époque²⁶, qui opère jusque dans le langage et la pensée. Comment ne pas lui donner raison? « Le langage n’a donc pas cessé d’être brutalisé », écrit-il. « D’où la nécessité de prolonger certains gestes critiques exemplaires où cette brutalisation fut mise en perspective et analysée pour être mieux déconstruite. Les prolonger, notamment, à l’endroit de ces phénomènes contemporains - mais pas si nouveaux qu’on le dit couramment - de *fake news* ou de “post-vérité”. Or ce genre de phénomènes innerve toute la profondeur anthropologique de nos sociétés: en sorte que la brutalisation du langage entraîne celle des affects, eux aussi “anesthésiés” jusqu’à l’indifférence ou, au contraire, “fanatisés” dans l’ordre des “passions tristes” au premier rang desquelles se trouve le ressentiment, avec l’impuissance caractéristique de sa ruminantion, sa structure de démenti et sa vocation au racisme. (...) Que faire, dans ces conditions, entre le *rien* d’une critique anesthésiée et la *rage* de la critique fanatisée, unilatéralement négative, voire nihiliste? Entre la récupération capitaliste de la critique et l’impuissance éventuelle de son feu d’artifice messianique? »²⁷

Que faire, en effet ? Déjà, sans doute, reconnaître que l’activité de la pensée en elle-même, sans être tout à fait un « faire » au sens traditionnel du terme, n’en est pour autant un « non-faire ». En des temps plus sombres - c’était en Allemagne à l’orée des années 1930 -, le philosophe Ernst Bloch le formulait en ces termes: « Faut-il agir ou penser ? On peut se demander si celui qui pense fait quelque chose. Il met en relief quelque chose de ce qui est en l’écrivain. Il essaie de rendre plus claires certaines choses en montrant où elles mènent. La pensée doit frapper cette fenêtre. Pour que les choses soient réellement changées, pour que les hommes soient réellement redressés ou qu’ils se redressent eux-mêmes finalement. Ce n’est pas avec de la philosophie qu’on fait sortir le loup du bois. Mais, comme le remarque Hegel, ce n’est pas là non plus son affaire. Et donc la philosophie pourrait subsister sans cette tâche, mais non cette tâche sans philosophie. C’est la pensée qui crée d’abord le monde dans lequel on peut *transformer* et non

²⁵ Georges Didi-Huberman, *Imaginer recommencer*, Minuit, 2021, p. 473-474.

²⁶ Pour ce terme de “brutalisation”, Didi-Huberman renvoie à George Mosse, *De la Grande Guerre au totalitarisme. La brutalisation des sociétés européennes*, Hachette, 1999.

²⁷ Georges Didi-Huberman, *Gestes critiques*, Klincksieck, 2024, p. 15-16.

simplement bâcler. »²⁸ C'était une façon d'interpréter la célèbre onzième thèse sur Feuerbach de Marx – « Les philosophes n'ont fait qu' *interpréter* le monde de diverses manières; ce qui importe, c'est de le *transformer* »²⁹ - dans un sens bien plus dialectique que sa banale compréhension. C'est aussi l'interprétation proposée par Didi-Huberman qui rappelle que « pour transformer le monde, s'il ne suffit pas de l'interpréter, il demeure nécessaire, en tout cas, de savoir comment le critiquer, comment le refuser. C'est-à-dire aussi, comment *imaginer autre chose*. »³⁰

Il faudrait donc, ensuite, tenter de saisir l'activité critique, non seulement dans sa fonction négatrice de refus, mais aussi dans sa forme affirmative, créatrice et imaginative. La critique politique et sociale ne peut aucunement s'identifier avec une technique de propagande qui désigne l'ennemi à abattre. Elle peut se montrer combative, mais son but n'est pas la pure polémique. Si « arme de la critique » il y a, il s'agit d'une arme qui se manie avec précaution, si on veut qu'elle touche juste, c'est-à-dire qu'elle se rapporte *justement* à son objet. La critique doit rester une pensée juste, correctement ajustée, mais surtout, comme dirait Ernst Bloch, une « pensée en mouvement [qui] n'admet rien de fixe, rien d'achevé, ni faits accommodés ni formulations universelles ayant perdu toute vie, ni moins encore mots d'ordre pleins d'un virus cadavérique. »³¹ C'est pourquoi, Didi-Huberman y insiste beaucoup, l'activité critique se caractérise, plutôt que comme une arme, bien plus comme *un geste*, parce qu'elle est « beaucoup plus qu'une simple *posture* intellectuelle et un peu moins, sans doute - comme travail de savoir, d'écriture, de pensée philosophique -, qu'une *action* politique au sens traditionnel du terme. »³² C'est aussi ce qu'il dénomme une « prise de position », qui se distingue nettement de toute « prise de parti » par son refus de se figer dans un dogme et par son affirmation d'autonomie et d'inservitude. Le geste critique ne peut donc se confondre avec la gesticulation polémique, si fréquente aujourd'hui dans la militance politique, y compris chez des courants soi-disant « radicaux ». « Il n'y a personne à vaincre mais tout à comprendre, à déconstruire, à imaginer en bifurcations capables de déjouer tout ce qui se donnait sous l'espèce de l'emprise, de l'empire, de l'état "naturel" ou du destin "fatal". Qui entreprend de critiquer tente simplement, par-delà le plat consensus ou le pur antagonisme, de répondre à toute brutalisation par questionnement, exigence et délicatesse mêlées. »³³

Le geste critique est donc surtout, comme « geste nécessaire, toujours urgent, à reconduire inlassablement », un mouvement expressif qui, aussi inquiet soit-il, possède une valeur positive. Il est « geste pour mieux regarder ce que l'on voit, pour mieux connaître son propre désir, pour mieux se soulever contre ce qui, comme on dit, nous "sort par les yeux". Et pour mieux imaginer les possibles émancipateurs dans les temps qui viennent. Geste primordial, en somme: ce par quoi tout va pouvoir recommencer. »³⁴ En ce sens, il relève d'un art difficile qui exige une forme délicate. Didi-Huberman ne peut, en tout cas, le concevoir autrement. Si, pour lui, le geste critique est un geste délicat, c'est qu'il « se tient à la charnière dialectique d'une

²⁸ Ernst Bloch, *Traces*, Gallimard, coll. Tel, 1968, p. 175.

²⁹ Karl Marx, "Ad Feuerbach" (1845), in *Oeuvres III. Philosophie* (édition établie par Maximilien Rubel), Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1982, p. 1033.

³⁰ Georges Didi-Huberman, *Gestes critiques*, op. cit., p. 217.

³¹ Ernst Bloch, *Sujet-objet. Éclaircissements sur Hegel*, Gallimard, 1977, p. 15-16.

³² Georges Didi-Huberman, *Gestes critiques*, op. cit., p. 16.

³³ *Ibid.*, p. 28-29.

³⁴ *Ibid.*, p. 11.

mésentente et d'un partage »³⁵, dans une sorte d'équilibre incertain entre désaccord et réconciliation. « La critique précède toute paix en tant que débat, devance toute guerre en tant que dialogue », dit-il avec finesse³⁶. Cette compréhension singulière de la critique pourra en étonner plus d'un; il me semble néanmoins qu'on touche ici à une vérité profonde selon laquelle la critique, même dans son versant le plus combatif, reste toujours, en son essence, une pensée sensible et ouverte à l'autre. « Le geste critique met l'autre en question sans s'exclure soi-même du questionnement: il est dialogique ou *dialogal* autant que dialectique. »³⁷

Reconnaître ainsi la délicatesse de ce geste, cela revient finalement à concevoir la critique comme ce qui anime et donne vie à la pensée, comme ce qui éloigne de toute tentation de figer la pensée dans ses certitudes éternelles, comme ce qui ouvre la pensée et non ce qui l'enferme dans un quelconque dogme inquestionnable. L'image revient sans cesse dans le texte de Didi-Huberman: la critique est un *mouvement*: « mouvement pour aller voir, pour interroger l'autre, la différence, l'altérité », « mouvement pour ouvrir la pensée », « mouvement pour prendre position », « mouvement pour s'inquiéter (...) pour voir en toute chose le côté *sombre* (...) et pour extraire de toute situation le *côté désirant*, voire utopique. »³⁸ Elle est une pensée qui ne s'arrête jamais, qui s'évade, qui fuit, qui erre aussi, toujours en quête d'un ailleurs. Elle ressemble à ce mouvement du regard qui se porte vers les cieux étoilés, toujours prompt à y imaginer de nouvelles constellations ou à y suivre le passage d'une comète, passant tout comme elle. Mouvement que je qualifierais d'« oblique-scintillant », pour rester fidèle aux métaphores qui parsèment l'ouvrage de Didi-Huberman.

Oblique: car le mouvement de la critique opère toujours comme une sorte de bifurcation dans l'établissement des chemins déjà tracés - *Gestes critiques* évoque, par exemple, l'« intervention oblique » de Thomas More, comme la qualifiait Abensour, ou encore les « lignes de fuite » recherchées par Adorno.³⁹ Geste oblique travaillant les marges, les limites. Geste libre qui dévoile son affinité avec l'imagination, le rêve et l'utopie.

Scintillant: car le mouvement de la critique éclaire, mais d'une clarté qui n'aveugle pas. Geste scintillant comme une « comète d'espérance », ainsi que Didi-Huberman dénomme le passage de Walter Benjamin dans l'histoire⁴⁰. Lumière discontinue comme celle des étoiles clignotantes qui nous interpellent. Lumière jamais réellement solitaire, qui s'agrège à d'autres lumières, à travers le temps et l'espace, pour former d'inépuisables constellations.

Dans une première partie, intitulée « Esquisses en forme de comètes: quelques gestes d'inservitude », Didi-Huberman *illustre* cette conception de la critique par l'évocation de quelques figures exemplaires de penseurs, choisis uniquement dans le champ de l'histoire de la pensée occidentale - on peut le regretter, mais il faut bien reconnaître que ce champ est particulièrement riche en exemples - et désignés comme autant de comètes, car traversant « le ciel des habitudes

³⁵ Ibid., p. 32.

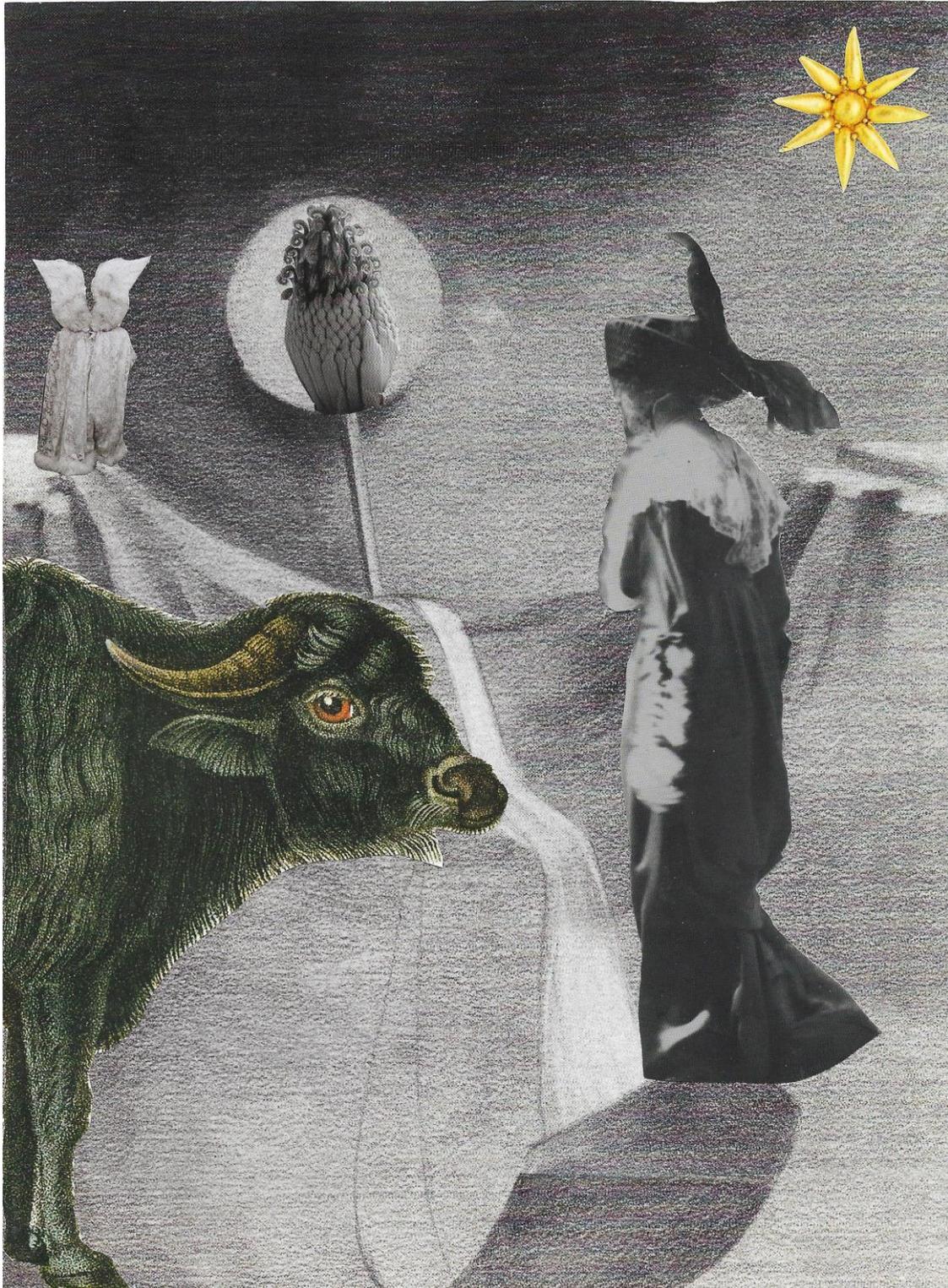
³⁶ Ibid., p. 31.

³⁷ Ibid., p. 31.

³⁸ Ibid., p. 16-18.

³⁹ Ibid., p. 201.

⁴⁰ Ibid., p. 148.



de pensée comme autant de discontinuités et de singularités »⁴¹. Cela lui permet de souligner que la critique est essentiellement plurielle et qu'elle est faite de différents gestes possibles - sans en épuiser pour autant la signification. On trouve ainsi: la critique considérée comme un art dialogique chez Socrate; le geste philologique des humanistes italiens, et surtout celui de Lorenzo Valla, à la portée politique, consistant en un art de la lecture démontant les mensonges de l'Église;

⁴¹ Ibid., p. 43.

le geste éthique d'inservitude de Spinoza, qui « aura fini par ouvrir cet horizon bouleversant: *libérer l'imagination* de toute chose dans l'histoire »⁴²; « l'érotique du regard critique » chez Diderot, qui faisait de la sensualité une puissance subversive⁴³; le criticisme kantien, méthodique et non systématique, qui associe au « *courage de savoir* » le « *courage d'imaginer* »⁴⁴; la critique des premiers romantiques allemands qui voulait « rendre la poésie vivante et sociale » (Schlegel)⁴⁵; la critique radicale et antithéologique des « Jeunes Hégéliens »; le geste critique combatif, non moins radical, de Marx, « moins délicat et plus implacable »⁴⁶, cherchant à déboucher sur une critique pratique; la critique comme *migration* des points de vue chez Warburg⁴⁷; la « réinvention du *genre critique* en tant que *qu'expérience* philologique et philosophique nouvelle, mais aussi en tant que *forme* sensible et théorique nouvelle »⁴⁸ chez Benjamin, « grand *ouvreur de passages* et (...) inépuisable découvreur de constellations »⁴⁹, concevant la critique comme un geste politique de sauvetage, de survivance; ou encore, la critique comme « art de l'inservitude volontaire » chez Foucault⁵⁰ qui aurait aimé « une critique qui ne chercherait pas à juger, mais à faire exister une œuvre, un livre, une phrase, une idée (...), une critique par scintillements imaginatifs [et qui] porterait l'éclair des orages possibles » (M. Foucault – « Le philosophe masqué » - 1980)⁵¹.

La deuxième partie de *Gestes critiques*, intitulée « Montages en forme de constellations: la critique selon Miguel Abensour », se concentre sur l'œuvre de ce dernier, que Didi-Huberman ne limite pas aux contributions écrites mais étend à son activité enseignante et, surtout, à son activité éditoriale où il joua le rôle d'un passeur incomparable (bien entendu, par sa très remarquable collection « Critique de la politique »). À travers ce portrait intellectuel en forme d'hommage, se redouble ainsi la réflexion sur la dimension gestuelle de la critique. C'est que, selon Didi-Huberman, la figure se révèle particulièrement exemplaire pour saisir au mieux ce que pourrait être aujourd'hui une activité critique digne de ce nom. Pourquoi? Parce que la critique, chez Abensour, cela a toujours consisté en ce mouvement « oblique-scintillant » qui en constitue la forme essentielle. Parce que, ensuite, la « critique de la politique » désirée par Abensour est partie d'une attitude attentive et délicate de relecture des textes politiques traditionnels. Parce que cette critique, ayant pour objet de refonder une autre politique, s'est ouvert non seulement à différents courants de pensée, mais a aussi élargi le champ de la réflexion politique par les apports de l'anthropologie, de la psychanalyse, de la poésie et de la littérature, etc. Enfin, et peut-être surtout, parce que la critique selon Abensour, marquée principalement par un retour réflexif sur les utopies, aura laissé une place primordiale à la *faculté imaginative* dans le projet de repenser la politique. C'est là, sans aucun doute, l'aspect le plus fécond dont nous avons à recueillir l'héritage.

En effet, la démarche d'Abensour pourrait fortement nous inspirer. À son instar, il devrait avant tout nous importer de « libérer l'imagination politique et avec elle des gestes *critiques* »

⁴² Ibid., p. 72.

⁴³ Ibid., p. 84.

⁴⁴ Ibid., p. 92.

⁴⁵ Ibid., p. 105.

⁴⁶ Ibid., p. 119.

⁴⁷ Ibid., p. 134.

⁴⁸ Ibid., p. 148.

⁴⁹ Ibid., p. 137.

⁵⁰ Ibid., p. 181.

⁵¹ Ibid., p. 178.

et créatifs - affirmatifs, joyeux, poétiques - loin des réflexes critiques mus par le rejet, le ressentiment ou la volonté d'hégémonie »⁵². Ainsi, l'activité éditoriale d'Abensour s'est-elle posée comme un art de découvrir des constellations, d'établir, dans l'ensemble ouvert de sa collection, des relations inédites entre des œuvres apparemment si disparates⁵³. Ici la critique apparaît comme un geste d'ouverture à la pluralité qui doit retenir toute notre attention. « Il ne saurait donc y avoir qu'un seul "petit livre rouge" pour nous aider à envisager l'émancipation politique: il en faut beaucoup, et fort différents les uns des autres »⁵⁴.

Abensour fut aussi celui qui nous invite à relire, avec un regard neuf, des œuvres oubliées, délaissées ou tout simplement déformées par des interprétations dogmatiques. En premier lieu, sa lecture de Marx nous a appris à considérer que celui-ci « n'a pas aboli l'utopie [mais qu'] il en a renouvelé le sens »⁵⁵. Mais il faut aussi rappeler ses lectures minutieuses de La Boétie, de Saint-Just, de Pierre Leroux, de Blanqui, de Benjamin ou encore de Lévinas, qui resteront des commentaires mémorables. Ici la critique se révèle comme un geste de sauvetage, d'héritage. Et comment ne pas signaler qu'Abensour ne concevait pas l'imagination de façon négative, mais comme la faculté qui enrichit l'entendement, quand il affirmait, par exemple, que « l'utopie fait partie intégrante de la théorie critique »⁵⁶? Ici la critique devient geste créateur et sensible, qui peut faire de chacun un « *réveillé aux rêves* », selon la belle formulation de Didi-Huberman⁵⁷.

Si *Gestes critiques* s'avère ainsi comme une invitation à redécouvrir l'œuvre indispensable d'Abensour, mais aussi la constellation rouge de sa collection « Critique de la politique » - comme toute grande collection, celle-ci comporte peu d'ouvrages mineurs; rien que la présence de textes de Bloch, d'Adorno, d'Horkheimer, de Benjamin, mais aussi de Rubel, de Baczko, de Nicole Loraux, etc., force le respect -, il s'agit bien plus d'un livre qui appelle à revivifier et à renouveler la pensée politique critique, en si grand danger de disparition aujourd'hui. « Pas d'imagination politique sans politique de l'imagination »⁵⁸, nous dit Didi-Huberman. Aussi la critique politique, en général, mais de surcroît toute pensée se voulant révolutionnaire, ne peut-elle se passer d'une attention profonde à la question de ces « images de souhait » qui se relie à nos désirs, à notre sensibilité, car « imaginer constitue sans doute notre faculté politique première »⁵⁹. Il nous faut ainsi comprendre « la teneur fondamentalement *esthétique* du champ politique »⁶⁰. Ce qui manquait peut-être à un penseur comme Marx qui, selon Didi-Huberman, se méfiait un peu trop des puissances de l'imaginaire. Je ne serai pas aussi catégorique; Marx était aussi celui qui savait que la conscience du prolétariat se fondait sur le « rêve d'une chose ». Cependant, avec raison, Didi-Huberman sent bien que la tradition marxiste est restée trop longtemps enchaînée à des préjugés idéologiques qui méprisent ceux qui prennent leurs rêves au sérieux, comme elle méprise aussi généralement les poètes et les artistes. Aussi, les critiques qu'il adresse à Marx sont moins un rejet

⁵² Ibid., p. 290.

⁵³ On peut s'en rendre compte en consultant la liste chronologique des ouvrages parus dans la collection, située p. 360-370 de *Gestes critiques*.

⁵⁴ Ibid., p. 211.

⁵⁵ Miguel Abensour, « Pour lire Marx » (1970), in Maximilien Rubel. *Pour redécouvrir Marx*, Sens & Tonka, 2008, p. 49.

⁵⁶ Miguel Abensour, *L'Homme est un animal utopique*, Éditions de la Nuit, 2010, p. 98.

⁵⁷ Georges Didi-Huberman, *Gestes critiques*, op.cit., p. 295

⁵⁸ Ibid., p. 299.

⁵⁹ Ibid., p. 311.

⁶⁰ Ibid., p. 33.

de son héritage qu'une incitation à recommencer son projet de « réforme de la conscience » en le complétant de nouvelles réflexions anthropologiques, au sens large.

Didi-Huberman n'est pas un penseur de la praxis révolutionnaire - il ne l'a d'ailleurs jamais prétendu. Pourtant, il nous en donne les conditions premières: la pensée critique est imaginative et sensible, c'est-à-dire émancipatrice. La révolution n'est rien d'autre que la réalisation de la poésie.

Pascal Dumontier

Rêver peut être

Autres fragments pour un romantisme révolutionnaire - 2

1- Un feu ravageur s'est emparé de la terre. Chaque jour, le ciel se vide de ses oiseaux. L'eau ne s'écoule plus. Des papillons de nuit, sur le dos fatigué des habitants du lointain, sucent la moelle du vivant. Des chiens enragés nous déchirent la peau. Combien de temps encore pour voir de nouveau un simple sourire d'enfant ?

2- On ne sait rien du monde quand on ne rêve pas. La reine Mab, pour peu que l'on se laisse porter à ses propres songes, nous apporte cette vérité: la réalité n'apparaît que dans sa beauté voilée.

3- Il faudrait pouvoir écrire un manifeste pour libérer les mots captifs. Mais avec quels mots, et dans quelle langue ?

4- Il n'est peut-être pas inutile de systématiser quand il s'agit d'abolir tout système.

5- L'étendue du désastre est telle qu'elle ouvre des perspectives incommensurables à la passion révolutionnaire. Désormais, celle-ci peut se reconnaître comme le mouvement infini du vivant.

6- Relire la poésie du pauvre d'Assise avec les yeux illuminés par le Nouveau Monde Amoureux.

7- Dans son épopée science-fictionnelle, le cycle de *Dune*, Frank Herbert donnait dans un glossaire la définition suivante d'un conflit particulier, situé dans un futur indéterminé: « *Jihad Butlérien* (voir aussi Grande Révolte): croisade lancée contre les ordinateurs, les machines pensantes et les robots conscients en 201 avant la Guilde et qui prit fin en 108. Son principal commandement figure dans la Bible C.O.: "Tu ne feras point de machine à l'esprit de l'homme semblable." » Cela rend cet auteur de romans de S.F. bien plus prophète et poète que toutes les pauvres cervelles de la Silicon Valley.

8- Combien d'inscriptions sur les murs avons-nous lues avant qu'elles ne soient effacées ? Nous souvenons-nous encore de leur message en forme de bouteille à la mer ?

9- Entre le crépuscule et l'aurore, la nuit épuise le temps. Mais cet épuisement agit comme un chercheur d'or qui creuse dans la matière noire pour en faire surgir les étincelles cachées. De cette activité secrète et silencieuse dépend notre accueil de ce qui est « hors oral ».

- 10- Chaque fragment de pensée est comme un symbole, qui appelle à un autre fragment de pensée.
- 11- J'aime écouter les bruits de la terre quand ils préfigurent l'éveil de quelques volcans égéens.
- 12- L'essence de notre conscience se reconnaît dans celle de notre inconscience. C'est l'exacte mesure de toute renaissance possible.
- 13- « La mort n'est-elle pas préférable à une vie qui ne serait qu'une mesure préventive contre la mort ? Le libre mouvement n'est-il pas inhérent à la vie ? Qu'est donc toute maladie, sinon une vie contrariée dans sa liberté ? Un médecin permanent, ce serait une maladie avec laquelle il faudrait vivre, sans espoir d'en mourir. Que la vie meure, soit; il ne faut pas que la mort vive. » (Marx, mai 1842)
- 14- En versant l'eau éthérique dans nos vases communicants, nous commençons déjà à coaguler quelques éléments pour dorer les espaces intérieurs de nos esprits déchus. Viendront ensuite les nouvelles couleurs, avec leurs ailes d'abeille, onctueuses comme de langoureux baisers. Des pierres rouges s'extasient devant les églantines encore à naître de nos amours.
- 15- La beauté est une promesse du sublime.
- 16- L'âme et son dieu, qui parcourent des chemins mystérieux, se renversent pour danser au pied de la tour. C'est le coup de foudre ! Nous allons danser à notre tour. Pierres qui tombent, étoiles qui se mutinent. Préparons-nous aux grandes noces de l'anarchie et de la rédemption.
- 17- Il y aura toujours, derrière ces flots rouges et noirs qui transpercent le temps, des corps qui se déploient dans le sillage d'Éros, des étreintes amoureuses et des affinités électives encore inconnues.
- 18- Rien n'est moins raisonnable que de vouloir aller sur la lune quand on peut l'inviter pour un festin nocturne rempli d'amitié.
- 19- « Lorsque les *ouvriers* communistes se réunissent, ce qui leur importe d'abord comme but, c'est la doctrine, la propagande, etc. Mais, en même temps, ils s'approprient par là un nouveau besoin, le besoin de la société, et ce qui apparaît comme moyen est devenu le but. On peut observer ce mouvement pratique dans ses résultats les plus éclatants lorsque l'on voit réunis des ouvriers socialistes français. Fumer, boire, manger, etc. ne sont plus là à titre de moyens de faire le lien, ni comme moyens de liaison. L'association, la réunion, la conversation qui a de nouveau la société comme but, leur suffisent, la fraternité des hommes n'est pas un vain mot, mais une vérité pour eux et la noblesse de l'humanité nous illumine depuis ces figures durcies par le travail. » (Marx, *Manuscrits économique-philosophiques de 1844*).
- 20- Vivre, Livre, Libre: comme ces mots se lient si spontanément !
- 21- Travailler à la transformation du monde, dépasser les séparations et le rapporter à une réelle harmonie sont évidemment des tâches révolutionnaires. Mais celles-ci ne visent pas seulement à transfigurer le monde de la nature en univers humain, mais aussi à rendre cet univers humain comme un monde réellement naturel. L'humain n'est qu'une forme particulière de la réalité vivante qui est seule notre essence véritable commune. Nous n'avons pas à « sauver la planète », mais plutôt à commencer une remise en question radicale de notre rapport avec elle, à savoir si nous acceptons de vivre avec ce qui est autre et qui nous est pourtant si proche.

22- Il sera une fois l'histoire d'une conscience de classe, perdue dans le temps, sans être, qui, retrouvant son esprit, rencontrera l'utopie annoncée par une étoile de la rédemption...

Pascal DUMONTIER (Février 2025)



Le décentrement critique d'Oswald de Andrade

Oswald de Andrade est l'un des principaux représentants de l'« esprit nouveau » brésilien du début du 20^e siècle. Aussi génial que déroutant. On lui doit un *Manifeste anthropophage (1928)* qui vient d'être retraduit, avec des textes sur le messianisme et l'utopie.⁶¹ Aujourd'hui encore, le tout constitue un antidote à la paralysie de la pensée, une invitation à la libération des imaginaires.

Avec ce manifeste, O. de Andrade cherche à inscrire le Brésil sur la carte des avant-gardes internationales qui existent alors : expressionnisme, surréalisme, futurisme... Le mouvement est double puisqu'il cherche à ressaisir et à réinventer la réalité brésilienne, tout en participant à l'universalisation de la contre-culture.

L'anthropophagie ou dévoration critique, assimilation des avant-gardes européennes par acculturation, dépassement de ces dernières dans une modernité devenue planétaire. Son geste est à la mesure d'une subversion mondiale.

Pour entrer dans la mêlée, il sait faire preuve à l'occasion d'un humour provocateur :

*Nous n'avons jamais été catéchisés. Ce que nous avons fait, c'est Carnaval.
Nous avons déjà le communisme. Nous avons déjà la langue surréaliste. L'âge d'or.*

Mais pour participer à la fête, il fallait que le Brésil se libère de l'emprise coloniale, en dévorant l'ennemi vaincu pour que ses vertus passent en lui. Oswald de Andrade explique dans un entretien que le but de l'anthropophagie esthétique ainsi conçue est d'absorber le Tabou pour le transformer en totem, de s'emparer des belles choses que le colonisateur a apportées pour renaître et s'émanciper de lui.⁶² Face aux impérialismes comme conquêtes extérieures, il invente la démarche anthropophage comme conquête intérieure :

⁶¹ Oswald de Andrade, *Anthropophagie, crise, utopies*, L'extrême contemporain, 2024.

⁶² Antoine Chareyre, introduction à Oswald de Andrade, *Bois Brésil. Poésie et manifeste*, Éditions de la Différence, 2010.

La basse anthropophagie agglomérée dans les péchés du catéchisme : l'envie, l'usure, la calomnie, l'assassinat. Peste des peuples dits cultivés et christianisés, c'est contre elle que nous agissons. Anthropophages.

L'anthropophagie ou l'art de tirer sur les horloges impériales pour qu'advienne un humanisme planétaire, un universel pluriel ouvert à tous les vents et à tous les apports.

On pourrait résumer la philosophie d'Oswald de Andrade de la manière suivante : rien de ce qui n'est pas moi ne m'est étranger. Il écrit d'ailleurs dans le *Manifeste anthropophage* « *Seul m'intéresse ce qui n'est pas mien* » C'est ce que prouve les deux autres textes, plus tardifs, consacrés à l'histoire de l'Occident et fortement teintés d'utopie. Il oppose le monde de l'homme primitif, marqué par la matrilinearité, la propriété commune du sol, l'Etat sans classe ou l'absence d'Etat, à celui de la « révolution patriarcale » qui voit une classe s'emparer du pouvoir et diriger les autres. Les moments révolutionnaires se confondent avec l'histoire du messianisme. La révolution communiste elle-même est approchée à partir de l'élan messianique. Il remarque toutefois que la révolution bolchévique finit en « sectarisme ouvrier ». Il constate en outre que l'effondrement de la société bourgeoise a produit une immense prolétarisation mais que le prolétariat, plutôt que de précipiter la révolution sociale, s'en tient à une plus juste répartition de la plus-value. Il a alors des accents proches du marxisme libertaire. Plus loin, il est tenté par une « utopie de la technique ».

Dans *La marche des utopies* (1953), ses observations sur la fin du Moyen Age et le début de la Renaissance restent stimulantes. Il voit bien que le messianisme s'accompagnait d'un immense



espoir social. Alors que l'époque médiévale avait fait de l'homme « *un voyageur perdu sur la terre, avec un passeport pour le ciel ou l'enfer* », il cherche avec l'humanisme son habitat ici-bas. Le poète brésilien distingue nettement la Renaissance, tournée vers la redécouverte du passé, de l'humanisme qui suit la marche des utopies. Il a aussi cette réflexion qui fait écho aux recherches les plus récentes, celles de Miguel Abensour notamment :

Les Utopies sont toujours affirmatives. Mais il existe un versant négatif, empreint de satire et de critique.

Il fait enfin le rapprochement entre l'éclosion de l'esprit utopique et la découverte de l'Amérique :

Savoir que de l'autre côté de la terre, Il avait été trouvé un homme sans péché ni rédemption, sans théologie et sans enfer, aurait produit non seulement les rêves utopiques dont nous étudions le développement, mais aussi un bouleversement général de la conscience et de la culture européenne.

Il n'y a rien comme le grand large pour réexaminer ses orientations et ses idées.

Les yeux flottant, la vue est plus haute.

Amaredine Mudejar

Hommage à Jacques Camatte

La communauté humaine : persistance d'une image-souhait

Jacques Camatte est mort le 19 avril 2025. Né en 1935 dans le sud de la France, il aura consacré une bonne partie de sa réflexion à maintenir l'idée de communauté humaine, la fameuse « Gemeinwesen » que Marx évoque ici et là dans son œuvre, dans l'horizon révolutionnaire.

Camatte est entré en politique à la suite de sa découverte des thèses d'Amedeo Bordiga avec lequel il ouvre une correspondance dès le début des années 1960.⁶³ Après la scission du Parti Communiste International à la fin des années 1960, Jacques Camatte crée la revue *Invariance*. Elle a eu une certaine influence dans les milieux radicaux et jusque sur l'autonomie italienne. Nous ne nous intéressons dans cet hommage qu'à ce qui nous semble être le courant chaud de la pensée

63 A. Bordiga est l'un des fondateurs du parti communiste italien. Comme le fil de l'histoire du mouvement révolutionnaire semble rompu, il ne serait pas superflu d'apporter plus de détails sur le personnage mais tel n'est pas notre intention ici. Par la suite, il a été exclu du PCI pour « déviationnisme trotskyste ». Il reste à bien des égards proche du marxisme-léninisme, tout en faisant preuve d'audace et d'originalité par rapport à l'orthodoxie, tant et si bien qu'on a pu parler de « néoléninisme ». Même quand Camatte prendra ses distances avec le communisme marxiste, il restera fidèle à la mémoire de Bordiga. Il partage avec lui au moins deux positions : une méfiance vis-à-vis du militantisme, surtout en période de reflux révolutionnaire, et la nécessité de développer et d'actualiser la critique de l'économie politique initiée par Marx.

de Camatte : la question de la communauté à partir de son œuvre matricielle : *Capital et Gemeinwesen*.⁶⁴

Autonomisation du capital et séparation sociale

Camatte conserve la critique théorique du mouvement du capital de Marx, mais il identifie dès *Capital et Gemeinwesen* le communisme à la réalisation de la communauté matérielle. Or, cet établissement de la communauté humaine a été empêché par le mouvement du capital qui a entraîné une fragmentation et une destruction de ce projet. L'universalité qui s'est imposée sous le signe de la marchandise implique en effet la dissociation des individus. Il y a bien communauté matérielle mais elle est tronquée parce que perçue par les individus à travers la représentation du capital qui n'est pas seulement un système socio-économique mais une « idéalité ». Ce qu'il retient en premier lieu dans l'œuvre de Marx, c'est sa puissance de démystification dans la mesure où elle dévoile comment, sous l'enveloppe des choses, se cachent les rapports entre les hommes. Au départ, on a des êtres qui dominent les choses et, à l'arrivée, on a des choses devenues des êtres. Cette mystification se donne en ces termes : dans le mouvement du capital, la création de survalueur ressemble à de la magie ou, du moins, paraît receler des « qualités secrètes ». C'est en ce sens que l'on peut encore parler de critique de l'économie politique. Le problème se complique toutefois encore un peu plus aujourd'hui du fait d'une abstraction extrême de la reproduction du capital et de la dégradation de la critique sociale, une représentation opératoire du capital semblant, de ce fait, inaccessible. L'effort s'est en tout cas comme perdu. Dans le développement le plus récent du capital, l'aliénation ne porte plus sur l'avoir ou l'être, mais sur le paraître. C'est le capital qui organise de fond en comble la vie, nous plongeant dans la non-vie. Comme le disait Adorno, il ne peut pas y avoir de vraie vie dans un monde qui est faux. A ce propos, Camatte identifie le foisonnement des droits particuliers (droit des femmes, des enfants, des minorités) et les politiques de la reconnaissance très en vogue chez une certaine gauche à la fragmentation de la communauté matérielle et, par conséquent, au mouvement même du capital. Pour Camatte, cette mystification signifie à la fois toute puissance du capital et défaite du prolétariat. C'est la raison pour laquelle il va abandonner l'idée de prolétariat révolutionnaire et la lutte de classe.

L'autre idée importante que l'on retrouve dans la réflexion de Camatte, c'est l'autonomisation du capital et la soumission de toutes les activités humaines à sa logique suicidaire⁶⁵. Le sort de l'humanité se joue pour Camatte dans l'évolution suivante : la substitution d'une communauté par une autre. Le mouvement de la production se présente en effet comme expropriation et atomisation de l'homme, en même temps que l'autonomisation des rapports sociaux et des produits de l'activité humaine deviennent des puissances répressives.

On pourrait dire avec Camatte que le capitalisme surmonte le fractionnement des humains en les enfermant dans la « communauté du malheur », celle de la marchandise et du travail aliéné. Ils sont ainsi réunis mais dans la séparation puisque mis irrémédiablement en concurrence dans le « système producteur de marchandises ». Le capital parachève sa domination en se constituant à son tour en communauté matérielle.

64 Jacques Camatte, *Capital et Gemeinwesen. VIe chapitre inédit du Capital et l'œuvre économique de Marx*, Editions Spartacus, 1978, 270 p. Une édition électronique réalisée par l'université du Québec à Montréal est disponible :

https://classiques.uqam.ca/contemporains/Camatte_Jacques/capital_et_gemeinwesen/capital_et_gemeinwesen.html

65 Notamment dans *L'Errance de l'humanité*, Éditions de la Tempête, 2021, 313 p. L'ouvrage reprend des études publiées dans la revue *Invariance*.

Il y a aliénation quand l'être humain est séparé de sa communauté naturelle, la « Gemeinwesen », c'est-à-dire à partir du moment où il n'y a plus que des individus et que les classes sociales s'autonomisent. L'errance de l'humanité, c'est la perte totale de l'homme. Plus tard, Jacques Camatte s'intéressera à une autre forme d'autonomisation, celle des humains par rapport à la nature. Emportés par le mouvement du capital, les hommes en viennent à lui faire la guerre en vue de la valorisation de la valeur. Il note toutefois que cette autonomisation trouve aussi sa source loin dans l'histoire humaine. C'est parce que nous concevons notre environnement comme hostile que nous sommes animés par la volonté de dominer les éléments naturels. La communauté originelle est peut-être d'ailleurs une protection contre cette angoisse, mais elle reprend le dessus quand la « Gemeinwesen » est détruite par le mouvement du capital. Cependant, les êtres humains ne peuvent pas trouver suffisamment de sens dans la communauté tronquée du capital. Pour cette raison, ils cherchent à s'enraciner soit dans la communauté du sang (le fascisme), soit dans des formes identitaires-religieuses, l'islamisme ou une civilisation judéo-chrétienne fantasmée qui est devenue l'obsession des tenants de l'ordre impérial occidental.

L'institution de la communauté humaine passe par l'abolition de l'économie

Seule une intervention collective active pourrait permettre d'enrayer le mouvement d'aliénation mais, comme nous l'avons vu, la rupture révolutionnaire ne peut plus venir du prolétariat. C'est ce qui a conduit Jacques Camatte à défendre une révolution à « titre humain », une proposition qui reste quelque peu abstraite. L'autre possibilité, c'est la destruction du vivant et l'extinction de l'espèce humaine, un risque sur lequel il revient dans un de ses derniers écrits.⁶⁶

Comment se représenter la communauté humaine aujourd'hui et autour de quelles valeurs l'édifier ? Comment créer le frisson susceptible de rendre un tel projet désirable ? Se tournant vers les « sociétés primitives », il note que la « Gemeinwesen » passe par le mythe. La force de ce dernier réside dans son pouvoir d'assimilation. Soit les sociétés en question annihilent les effets dissolvants qui menacent la communauté, soit elles les intègrent par assimilation, ce qui était étranger devenant une part de la « Gemeinwesen ». Le problème reste toutefois que dans le monde aliéné qui est le nôtre, le mouvement du capital se présente lui-même comme un mythe.

Camatte fait une remarque importante à propos des révolutionnaires de 1789. Il observe qu'ils avaient conscience de la nécessité de refonder la communauté humaine. Ils ont tenté d'unir des individus qu'un procès de production avait séparés en se demandant comment remplacer l'ancienne communauté. Et ils ont essayé de le faire en inventant des institutions pour établir un nouveau contrat social. Seulement, ces institutions étaient fondées sur la production marchande. On voit mal en effet comment abolir la « communauté du malheur » sans s'émanciper des catégories de l'économie politique : le travail aliéné, la valeur, la marchandise ou l'argent. Il serait utile de relire aujourd'hui Jacques Camatte avec les différents courants actuels de la critique de la valeur.⁶⁷

Amaredine Mudejar

66 *Inversion ou extinction*, La Grande Batelière, 2023, 123 p.

67 On pense au livre d'Ernst Schmitter, *L'Économie comme catastrophe. Une introduction à la critique de la valeur-dissociation*, Crise & Critique, 2025, 194 p. L'auteur réfléchit en particulier aux relations possibles entre la critique de la valeur et des pratiques collectives potentiellement libératrices.



Guy Girard – Portrait de Dürer

2025-1525 : 500^e ANNIVERSAIRE DE LA GUERRE DES PAYSANS

« Elle attend qu'on écoute sa voix, cette histoire souterraine de la révolution... »
Ernst Bloch, *Thomas Münzer, théologien de la révolution* (1921).



« J'emmerde Dieu s'il ne se met pas à ma disposition comme il l'a fait avec Abraham et les prophètes »

Thomas Münzer (1489-1525)

quand les armées des princes, fortes de l'appui idéologique du sinistre Luther, se ligèrent pour massacrer sauvagement ceux qui avaient osé se dresser contre leur ordre ; lui, Thomas Münzer, qui succomba dans la bataille, nous apporte encore, cinq cents ans après sa mort, l'exemple de l'inflexibilité de nos exigences plus que millénaires et plus radicales encore que tout millénarisme suranné.

En ce 1er mai 2025, gloire à toi, Thomas Münzer, dont l'ombre incendiaire déchirera encore la nuit de notre époque, qui n'est pas moins obscure et obscurantiste que la tienne. Ton combat n'a fait que commencer, et des siècles plus tard, aux quatre coins de la planète, s'il y a moins de paysans, il y a toujours plus de pauvres, d'exploités, d'humiliés et d'offensés, asservis à des travaux plus ou moins absurdes et ignobles. Eux aussi, ils finiront par prendre conscience de leur misère sociale et mentale et de leur exploitation par cette caste de privilégiés qui forme une véritable féodalité capitaliste. Et il y aura toujours plus d'irréductibles rêveurs d'un autre futur : aux quatre coins du monde, utopistes de tous les pays, unissez-vous !

Il y a encore tant de palais, de banques, de temples de toutes religions et aliénations à piller, à brûler ou mieux encore à transformer en phalanstères et jardins de la vraie vie...

Révoltes et révolutions ont une histoire dont le fécond ressouvenir est aussi désir de ce qui reste à faire. Rappelons-nous ainsi nos frères paysans de 1525 en Allemagne, qui se levèrent pour brûler châteaux, églises et monastères, tentant de réaliser en ce monde terrestre – le seul dont nous puissions avoir connaissance et jouissance – ce qu'ils nommaient, dans la langue de leur époque, le « Royaume de Dieu » et que nous reconnaissons aujourd'hui comme celui, toujours perfectible, de la justice sociale et du bonheur commun. Et n'oublions pas tous ceux qui les soutinrent et les rejoignirent : mineurs, tisserands, artisans, artistes tels Albert Dürer, le graveur Urs Graf, le sculpteur Riemenschneider ou le peintre Jörg Ratgeb écartelé en place publique, victime d'une répression qui fit plus de cent mille morts.

Leur manifeste en douze articles réclamait alors l'abolition du servage, la suppression des impôts versés à l'Église, le rétablissement des droits communaux, la libre élection de leurs représentants, aussi bien religieux que politiques, une justice équitable contrôlée par eux-mêmes, la restitution aux communes rurales des terres volées par les féodaux... mais leur programme pourrait se résumer tout simplement dans le fameux adage : « Omnia sunt communia », c'est-à-dire « Toutes choses sont communes », ou en d'autres termes : « À chacun selon ses besoins ».

À la proue de ce mouvement, la figure du prédicateur Thomas Münzer apparaît comme la voix la plus radicale du moment. Thomas Münzer, dont nous nous souvenons aussi ; lui, la voix la plus haute qui appelait à la plus vaste révolte ; lui, le marteau vengeur prêt à tous les combats contre les affameurs, les exploités et les hypocrites religieux de son temps ; lui, qui fit trembler les puissants ; lui, qui n'abandonna pas les révoltés,

1er mai 2025

Négatif [negatif@ouvaton.org/www.bulletin-negatif.org]

Groupe surréaliste de Paris [alcheringa.revue@gmail.com]



Contact : negatif@ouvaton.org
Site : <http://bulletin-negatif.org>